

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

DE LA PART
PRISE PAR GENÈVE
A L'ÉVANGÉLISATION DE LA FRANCE

AU XIX^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le mardi 2 juillet 1889 à 4 heures

PAR

P. GAMBEY

LONS-LE-SAUNIER

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DAMELET

1889

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

DE LA PART

PRISE PAR GENÈVE

A L'ÉVANGÉLISATION DE LA FRANCE

AU XIX^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le mardi 2 juillet à 4 heures

PAR

P. GAMBEY

LONS-LE-SAUNIER

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DAMELET

—
1889

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. LICHTENBERGER,	Président de la soutenance.
MM. LICHTENBERGER,	} Examineurs.
BONET-MAURY,	
PH. BERGER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A LA MÉMOIRE DE M. LE PASTEUR TH. CLAPARÈDE,

A M. LE PASTEUR F. LE FORT,

Ex-Présidents de la Société des protestants disséminés de Genève.

A LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE,

HUMBLE TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE.

A MA FAMILLE,

A MES AMIS.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

DE LA PART PRISE PAR GENÈVE

A

L'ÉVANGÉLISATION DE LA FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

INTRODUCTION

« L'évangélisation de la France n'est pas seulement pour l'Eglise de Genève un devoir ordinaire, comme le peut être pour tout peuple chrétien l'accomplissement de cet ordre du Sauveur : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. » Cette œuvre est pour nous un devoir national ; c'est une affaire d'honneur ; c'est une dette de reconnaissance ; c'est une obligation qui ressort de toutes les pages de notre histoire. Ouvrez-les, où vous voudrez, ces pages, Messieurs, et vous verrez si dès les premiers jours à jamais mémorables de notre sainte Réformation, elles ne nous crient pas avec force ; Chrétiens de Genève et de la Suisse, vous devez évangéliser la France ! . . .

« C'est aux réformateurs venus de France, Farel, Saunier, Dumoulin, Laurent De la Croix, Antoine Froment, Jean Calvin, Théodore de Bèze, qu'après Dieu

nous devons tout. — Ils nous apportèrent avec l'Evangile tous les biens qui descendent sur un peuple par la connaissance de Jésus-Christ. Nous dûmes évidemment à leur ministère la liberté, l'indépendance, le développement de toutes les prospérités, trois cents ans de faveurs inouïes, des effets si merveilleux, si soutenus, si multipliés de la protection divine et de telles délivrances, que tous les écrivains successifs de nos fastes, amis et ennemis, en ont également consigné leur étonnement dans les pages de nos histoires. . . .

« Ce serait très peu de dire que notre peuple leur doit, après Dieu, toutes ces prospérités nationales. Qu'est-ce, après tout, que tout cela en comparaison de la connaissance de Jésus-Christ, et de la délivrance d'une seule âme immortelle ? — Ah ! pour savoir ce que des évangélistes apportent chez un peuple, il faut aller dans une chambre de deuil ; il faut entrer dans la maison d'un pauvre artisan ou d'un faible enfant chrétien qui s'en va mourir ; il faut l'entendre s'écrier avec admiration : O mort, où est ton aiguillon ! O lieu invisible, où est ta victoire ! Il faut voir la vie éternelle déjà descendre dans ce fils de la poussière qui va traverser le tombeau, il faut voir ce tison retiré du feu ; il faut voir le Fils de Dieu qui lui tend les bras, les anges qui l'attendent avec des cris de joie dans la cité céleste, et son Dieu qui s'apprête à *essuyer toute larme de ses yeux, et à mettre sur sa tête une allégresse éternelle.*

« Voilà, mes frères, ce qu'apporte l'Evangile.

« Familles chrétiennes de cette cité, voilà donc ce que vous devez, depuis trois cents ans, à la charité des chrétiens de France ; voilà les bienfaits qui leur survivent encore dans nos maisons, de génération en génération ;

voilà la dette qu'il faut acquitter. — Jugez donc par là, mes frères, de ce que devrait être de notre part l'œuvre de l'évangélisation dans la France ; jugez des droits qu'elle a sur nous (1). »

A ce noble langage tenu, il y a un demi-siècle, par le pieux fondateur de la Société évangélique de Genève, nous n'avons qu'un mot à ajouter : Genève a largement payé la dette de reconnaissance contractée envers la France. Si « l'élite française fonda la vraie Genève, cet étonnant asile entre trois nations, qui, sans appui, dura par sa force morale, . . . la cité de l'esprit, bâtie de stoïcisme sur le roc de la prédestination (2), » ne nous a ménagé à son tour, ni ses hommes ni son argent, ni surtout sa sympathie, et la part qu'elle a prise à l'évangélisation de la France, pendant ce siècle, et surtout depuis l'époque du Réveil, est immense. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer dans les pages suivantes.

Obligé de nous limiter, nous nous bornerons à jeter en passant un simple coup d'œil sur les différentes causes qui ont exercé une influence plus ou moins considérable sur le protestantisme français et, rappelant ensuite le grand mouvement religieux qui a déterminé la sainte croisade en faveur de notre patrie, nous verrons à l'œuvre les premiers évangélistes, puis les sociétés religieuses, à leur tour, travaillant avec zèle et non sans succès à l'évangélisation de nos frères catholiques et protestants.

(1) Gaussen. *Rapport de la Société évangélique de Genève*, 1834, p. 44 et suiv.

(2) Michelet. *Histoire de France*, T. X, p. 414.

Notre sujet ainsi réduit à ces simples proportions :

1° De l'action individuelle,

2° De l'action collective,

sera encore assez vaste, pour que, plus d'une fois, nous soyons obligé de négliger tel détail ou de laisser de côté tel fait intéressant.

Il est de toute évidence que Genève a exercé sur le protestantisme français une influence prépondérante. Les causes en sont multiples : nous nous bornerons à en indiquer quelques-unes.

La littérature religieuse. — Par sa littérature religieuse, Genève a puissamment contribué à l'affermissement de la foi protestante et à l'évangélisation des catholiques de notre pays.

A côté de nombreux traités et écrits divers de César Malan, dont l'activité littéraire a été prodigieuse et sur laquelle nous aurons à revenir plus tard, nous trouvons, en dehors même des œuvres théologiques, une foule d'ouvrages qui ont obtenu un grand succès en France. Les *Sermons* de Cellérier père, l'*Oraison dominicale* et les *Conférences* de Martin, édifient encore nos Eglises privées de pasteurs, tandis que l'*Histoire de la Réformation* de Merle d'Aubigné et l'*Histoire du Christianisme* du professeur Chastel fournissent à leurs lecteurs une nourriture substantielle d'édification et d'instruction.

Les écrits de Gaussen, — *Daniel, le prophète* et *Leçons dans une Ecole du dimanche*, — répandus par la Société de Toulouse ; ceux de F. Bungener, — *Rome et*

la Bible, *Trois sermons sous Louis XV*, — sont populaires en France, et les publications plus récentes de M. Th. Claparède, de M. Bost, de M. Ernest Naville et de l'auteur des *Horizons prochains*, ont leur place marquée dans toutes nos bibliothèques.

Sans parler de la collaboration de J.-E. Cellérier aux *Mélanges de religion* publiés à Nîmes, et plus tard à *La vie chrétienne* fondée pendant le Réveil de la Drôme (1860), signalons encore en passant, à côté de charmantes brochures pour la jeunesse et de traités anonymes, la belle traduction de la Bible du D^r Segond et ses *Récits de l'Ancien et du Nouveau Testament* qui rendent déjà à nos écoles du jeudi les plus utiles services.

Les hommes que Genève a donnés à la France. — Dès les premières années de notre siècle nous voyons plusieurs pasteurs genevois nous apporter leur précieux concours et travailler au relèvement et à l'affermissement de la piété, au sein de notre protestantisme français.

C'est, dans la capitale, Mestrezat, qui meurt à la peine, en 1808, et son successeur, Jean Monod, dont « le ministère laisse des traces profondes dans l'Eglise de Paris (1), » et nous pouvons ajouter : dans sa nombreuse famille, puisqu'il a la joie de donner à nos Eglises cette élite de serviteurs de Dieu, si remarquablement doués.

C'est Ami Bost qui annonce le règne de Dieu dans plusieurs de nos contrées et dont plusieurs des fils laissent chez nous des traces visibles de leur activité chrétienne. Il suffit de nommer l'un d'eux, John Bost, pour

(1) Adolphe Monod. *Souvenirs de sa vie*, T. I, p. 6.

qu'aussitôt nos regards se dirigent du côté de Laforce, vers ces établissements qui, s'ils n'étaient pas la gloire du protestantisme français, en seraient certainement le plus beau fleuron : Béthesda, Siloé, Ebénésér, Béthel, la Miséricorde, le Repos, la Retraite ! Quels sentiments d'admiration ces noms évangéliques éveillent en nous ! Que de misères soulagées, que de larmes séchées, que d'espérances réalisées ! Ah ! nous ne sommes pas surpris si ces œuvres « offrant des caractères si particuliers et si frappants, devaient peu à peu commander l'attention des philanthropes français, catholiques, libres-penseurs, académiciens, magistrats et finir par obtenir une suite de récompenses (1) : » le prix Montyon, la croix de la Légion d'honneur à John Bost, une médaille d'argent, une médaille d'or et finalement la reconnaissance comme établissements d'utilité publique, par le Gouvernement de la République, en 1877.

Comment oublier le digne Lissignol qui, à Montpellier, a fait une œuvre bénie ; Jean-Louis Claparède, à Lyon de 1824 à 1827, qui s'est occupé avec activité de l'évangélisation de Ste-Consorce ; et enfin « Mathieu Miroglio dont le long ministère à Besançon y a laissé les plus honorables souvenirs (2), » puis le regretté pasteur des Billettes, J.-L. Valette, « l'ami des petits, des pauvres, des orphelins, des déshérités, des détenus libérés (3), » qui a su mener à bonne fin tant d'œuvres utiles ?

A cette liste ajoutons un nom encore : celui d'Alexan-

(1) A. Bouvier-Monod. *Le pasteur John Bost*, p. 33.

(2) Guers. *Le premier Réveil*, p. 44.

(3) A. Bost. *Dictionnaire ecclésiastique*, p. 933.

dre Lombard. Ce pieux et humble genevois qui répétait, dans le sentiment de sa faiblesse : « Je suis le plus petit de la maison de mon père » a, sans caractère officiel, rempli bien souvent les fonctions pastorales et, grâce « à cette force qui lui venait d'en haut, a accompli de grandes choses (1). »

A côté du vif intérêt qu'il a porté aux œuvres de la Société évangélique — il a souvent visité ses stations — il s'est fait l'apôtre convaincu d'une cause digne de toutes les sympathies des philanthropes et surtout des chrétiens : la cause du dimanche. « M. Lombard n'a pas travaillé directement à l'évangélisation de la France, nous écrit le dévoué secrétaire de la Société suisse pour l'observation du dimanche, il l'a fait indirectement en travaillant à propager dans les Eglises protestantes de ce beau pays, les principes de la sanctification du dimanche qui y sont généralement méconnus. Dans ce but il a entrepris, en 1864, un voyage missionnaire à Lyon, Marseille, Montpellier et Nîmes. En février 1876, il visite encore les mêmes villes et, en outre, Paris, Mazamet, Cette, Montauban, Toulouse et Bordeaux, parlant tantôt dans les salons, tantôt dans les temples qui lui sont ouverts, et il réussit à fonder dans la plupart de ces villes des comités dominicaux dont plusieurs, il est vrai, sont éteints depuis lors (2). »

Nous pourrions encore mentionner ici la Société biblique de Genève qui a envoyé, pendant plusieurs années, des colporteurs, dans le Dauphiné principale-

(1) *Rapport de la Société évangélique*, 1887.

(2) E. Deluz. *Lettre inédite*, septembre 1887.

ment, et les missions temporaires de plusieurs prédicateurs et conférenciers, tels que F. Bungener qui plus d'une fois a porté sa parole éloquente dans les chaires du Midi ; J. E. Duby qui voulut, en 1849, accompagner les colporteurs bibliques et voir de près les protestants des Hautes-Alpes et dont « la visite produisit dans ces lieux isolés une impression profonde (1). »

Les dons en argent. — Dans les Rapports de la Société évangélique de France, de la Société centrale, des Sociétés bibliques, de la Société des Traités religieux et de tant d'autres comités d'évangélisation et de philanthropie de moindre importance, Genève, à la liste des dons, figure pour une large part.

Nous devons également à la munificence de nos amis, en partie du moins, les temples d'Annecy, de Lons-le-Saunier, de Morez, de beaucoup d'autres encore, et nous les connaissons, pour les avoir appréciées, les libéralités de la généreuse et infatigable bienfaitrice de nos Eglises déshéritées et du bienveillant anonyme qui dans les circonstances difficiles, sait si bien nous prêter un secours des plus effectifs.

La Faculté de Théologie. — A tout ce qui précède, ajoutons encore que l'Académie où Calvin et Théodore de Bèze ont professé les premiers, et avec tant de succès, nous a rendu les plus grands services en fournissant à nos Eglises, non seulement dans les temps passés, mais depuis le commencement de notre siècle, un grand nombre de pasteurs. On ne compte,

(1) *Jean-Etienne Duby*, p. 21.

il est vrai, de 1812 à 1882, que 137 thèses soutenues par des Français à la Faculté ; « mais ce chiffre est très inférieur à la réalité, dit M. le pasteur Th. Claparède, car il y a eu en divers temps des étudiants qui ont été terminer leurs études ou passer leurs examens à Montauban et surtout à Strasbourg(1). » En effet, de l'année 1805 à 1877, l'Auditoire de théologie a compté 580 étudiants français.

A différentes époques, il faut l'avouer, la Faculté n'a pas été très favorable aux idées évangéliques, mais les Diodati, les Cellérier ne pouvaient qu'exercer une bonne influence « et qui dira ce que fut, pour plusieurs générations de pasteurs, Munier, le « père » des étudiants français. Avec quelle sollicitude il les suivait, avec quelle intelligence il encourageait ou réveillait celui-ci, imprimait une direction spéciale à celui-là suivant ses aptitudes (2). » En somme beaucoup de pasteurs pieux et distingués sont sortis de Genève et il nous suffirait de nommer Frédéric et Adolphe Monod, ainsi qu'un grand nombre d'autres qui, à l'heure actuelle, travaillent avec zèle au réveil de la piété dans les Eglises qui sont confiées à leurs soins.

Après cet exposé, occupons-nous, sans plus de retard, de l'évangélisation proprement dite.

(1) Th. Claparède. *Lettre inédite.*

(2) A. Noyer. *Id.*

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ACTION INDIVIDUELLE

Si l'Eternel, au temps d'Israël égaré, « *s'est réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal* » (I Rois XIX, 18), Dieu ne s'est point laissé sans témoignage à Genève, à toutes les époques de l'Eglise, même dans ses jours les plus mauvais. « Les Peschier, les Demallayer, les Moulinié, les Cellérier, annonçaient fidèlement la doctrine du Sauveur, et ce dernier surtout, lorsqu'il prêchait à la ville, attirait des multitudes affamées et altérées de vérité (1). » Mais, à part ces quelques voix qui continuent, au commencement de notre siècle, à annoncer le conseil de Dieu dans toute sa pureté, l'Eglise ne voit plus briller au milieu d'elle ce flambeau de l'Evangile qu'avaient allumé les Réformateurs. Son antique confession de foi a été abolie (1725), et grâce à l'influence de J.-J. Rousseau et surtout de Voltaire qui vint se fixer, « vers 1755, près de cette ville, dans le but avoué d'employer *tout son génie à y*

(1) Aug. Bost. *César Maian*, p. 17.

détruire la piété et les mœurs (1), » la philosophie française avait fait de nombreux et fervents adeptes. « Le clergé, dit Guers, — c'est une justice à lui rendre — ne s'épargna pas à la combattre ; il y mit de la résolution, il y employa du talent. Malheureusement il crut que, pour mieux réussir dans sa défense de la Révélation, il devait faire la part du feu, et ne comprit pas que ce qu'il concédait à l'esprit du siècle était précisément l'essence même de l'Evangile ». Bref, « au commencement du XIX^e siècle et durant l'occupation française, la religion que professait la majorité de la Compagnie ne dépassait guère le programme de ce qu'on appelle ordinairement la religion naturelle (2). » « A peine si en théologie on parlait quelquefois de Jésus-Christ et du Nouveau-Testament (3). »

L'Eglise de Calvin allait-elle donc périr? Oh! non, Dieu allait souffler sur ces cendres chaudes encore et bientôt un feu brillant, celui du Réveil de la foi, allait embraser la ville et projeter des étincelles de vie aux quatre vents des cieux, principalement sur notre patrie.

Quelques étudiants de la Faculté de théologie, Ami Bost, J.-G. Gonthier, H.-L. Empeytaz, Henri Pyt, Guers, altérés de vérité et « las de n'entendre pour l'ordinaire dans les temples que les froids et maigres enseignements d'une morale toute humaine (4), » commencèrent à fréquenter les réunions moraves (1810-1811) et entrèrent en rapport avec les évangélistes de cette

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 75.

(2) Guers. *Le premier Réveil*, p. 16 et 17.

(3) Aug. Bost. *César Malan*, p. 16.

(4) Guers. *Le premier Réveil*, p. 40.

dénomination : Jacques Mérillat et J.-N. Mettetal, qui ne tardèrent pas, grâce à l'Esprit d'en Haut, de leur ouvrir « le trésor des vérités divines (1). » Les jeunes néophytes, auxquels se joignirent bientôt Antony Porchat, que nous verrons plus tard à l'œuvre, J.-F. Privat, Richard et plusieurs autres, s'unirent à la Société des Amis et « cherchaient à s'édifier ensemble par la lecture de la Bible, par le chant des Psaumes et des Cantiques et par la prière (2). » Ceux d'entre eux qui se préparaient au ministère puisaient en outre de précieuses instructions auprès du fidèle Moulinié, qui réunissait chez lui les étudiants désireux de connaître la théologie biblique. Mais leur « vrai professeur de dogmatique (3) » fut Robert Haldane.

Ce gentilhomme écossais, qui avait pendant vingt ans travaillé à l'œuvre du Seigneur dans son pays, vint à Genève en 1817, et c'est de lui « que Dieu fit un instrument d'élite pour introduire dans la voie du salut ceux qui ne le connaissaient pas encore et pour affermir ceux qui venaient d'y entrer (4). »

Les jeunes ministres et proposants qui refusèrent de signer le Règlement du 3 mai 1817 virent leur carrière officielle brisée, et l'Eglise du Bourg-de-Four qui existait déjà en fait à Genève, mais sous la forme de simples réunions d'édification, fut officiellement constituée vers la fin de 1817. Pyt, Porchat, Guers, Gonthier, Coulin, Privat et quelques femmes en sont les premiers membres; mais la jeune Eglise ne reste pas station-

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 41.

(2) Id. Id. p. 44.

(3) Id. Id. p. 81.

(4) Guers. *Notice historique sur l'Eglise évang. de Genève*, p. 12.

naire : « l'Evangile fait de semaine en semaine de nouvelles conquêtes (1), » et plus tard elle fonde une Société de missions continentales (1827) puis son Institut (1829) d'où sont sortis plusieurs évangélistes et instituteurs dont le travail n'est pas resté sans bénédictions. Tanner, Charbonney, David Reymond, Louis Deluz, Jean Nicolet et plusieurs autres ont travaillé avec succès à l'avancement du règne de Dieu dans quelques-uns de nos départements.

On reproche au Réveil d'être une importation étrangère et d'avoir conservé longtemps un caractère anglais. C'est possible, nous ne discutons pas; mais, qu'on le veuille ou non, il n'en est pas moins vrai que c'est de là qu'est parti le premier souffle d'évangélisation. En effet, ces chrétiens, qui avaient trouvé « *la perle de grand prix*, » devaient sortir de la chambre haute, leur humble sanctuaire, et, souvent de leur propre initiative, vivant au jour le jour, ne recevant qu'éventuellement des secours de quelques sociétés, ils allaient annoncer au loin « les vertus de celui qui nous a appelés des ténébres à sa merveilleuse lumière » (I Pierre, II, 9).

C'est vers la France que la plupart vont diriger leurs pas et, sans vouloir faire leur biographie, ni entrer dans tous les détails de leurs travaux, nous verrons quelques-uns de ces serviteurs de Dieu à l'œuvre dans notre pays.

CÉSAR MALAN

Malan a été l'un des plus puissants instruments du

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 166.

Réveil, et si nous n'avons pas mentionné son nom dans les pages qui précèdent c'est qu'il était demeuré tout-à-fait étranger aux premières manifestations de ce mouvement religieux.

« Pendant les quatre années de mes études théologiques, dit-il lui-même, et surtout pendant les deux dernières, je prêchais très-souvent, soit dans les chaires de la campagne, soit ici et là dans l'étranger. J'étais alors tout à fait ignorant de l'Evangile de la grâce, et, quoique je fusse un jeune homme honnête et même rigide dans mes habitudes, jamais je n'avais eu la pensée d'une autre voie de salut que celle des œuvres et des mérites de l'homme (1). » Ce ne fut, en effet, qu'en « 1816 qu'il arriva à la foi au salut par grâce (2), » sous la bienfaisante influence de quelques chrétiens : Demel-layer, Gaussen, Coulin, Moulinié et surtout R. Haldane qu'il aima « comme un frère. » Dès lors il ne voulut savoir autre chose que « *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* » et « devint, à proprement parler, le héros du Réveil, celui autour duquel, soit à Genève soit à l'étranger, se concentra bientôt toute la sympathie comme aussi toute l'antipathie, qui s'attachait au mouvement religieux lui-même (3). »

Destitué de sa charge de régent au collège et suspendu de ses fonctions ecclésiastiques dans l'Eglise nationale, il ne voulut pas se joindre à l'Eglise du Bourgade-Four dont il ne partageait pas tous les principes, mais il construisit lui-même, soit à ses propres frais, soit à l'aide de généreuses subventions, une chapelle dans

(1) *La vie et les travaux de César Malan*, p. 29.

(2) *Id.* *id.* p. 50.

(3) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 182.

son propre jardin, et c'est là qu'il rendit un fidèle témoignage à l'Evangile pendant plus de quarante ans.

Son activité ne se borna pas à prêcher l'Evangile dans son église du Témoignage ; il ne s'en tint pas aux soins à donner aux diverses œuvres chrétiennes qu'il avait fondées dans sa ville natale. Malan était animé de l'esprit missionnaire et avant tout « convertisseur d'âmes (1), » aussi dès qu'il put disposer de quelques moments, il commença ses courses d'évangélisation qui ont laissé dans plusieurs de nos Eglises des souvenirs profonds. A Paris, à Bordeaux, à Bergerac, à Libourne, à Ste-Foy, à Clairac, à Montauban, à Toulouse et dans bien d'autres localités, il rassemble dans les temples des multitudes qui reçoivent avec avidité le message de vie. « A Rivesaltes, ville presque espagnole et citée pour le fanatisme de sa population, il parla dans la salle d'une école qui venait d'être fondée par quelques amis du progrès. Le mouvement qui se produisit dans la population fut comme celui des ossements desséchés (Ezéch. XXXVII). Dix ou douze personnes quittèrent le papisme et plusieurs dames formèrent un Comité pour la dissémination des Ecritures (2). » Partout, dans les temples comme sur les chemins et les places publiques, il « était pressé par la charité du Christ » et ne négligeait pas l'occasion « de rendre témoignage à l'Evangile du salut ».

Mais c'est surtout par ses nombreux ouvrages, que M. Aug. Bost évalue à environ trois cents, qu'il a exercé une action salutaire sur tous les pays de langue française, et principalement sur le nôtre. Ses trai-

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 182.

(2) *La vie et les travaux de César Malan*. p. 332.

tés d'appel et de controverse tels que *Vendelin*, *la Valaisanne*, *l'Horloger de St-Gerrais* et tant d'autres, qui « sont de vrais chefs-d'œuvre de simplicité, de naturel et de vie (1), » popularisés par la Société des livres religieux de Toulouse et répandus en France par de nombreux colporteurs, ont été de puissants moyens de réveil pour nos protestants endormis ou d'évangélisation pour les catholiques fanatiques ou indifférents. Il n'a pas oublié la jeunesse non plus ; ses chants d'école et son *Véritable ami des enfants* ont été longtemps populaires.

Mais celles de ses publications qui méritent une mention spéciale, ce sont ses cantiques. « De nos jours aussitôt que la foi est redevenue vivante, disait *le Semeur* (en août 1837), le cantique nous a été rendu, après plus de cent ans. Le Seigneur avait préparé des fidèles pour faire retentir ses louanges, et sans tarder il leur offrit, par le poète, de nouveaux chants. M. C. Malan a rouvert la voie ; ses cantiques appartiennent déjà à l'histoire par ce qu'ils ont fait, et, sans aucun doute, pendant toute la durée du Réveil dont nous voyons l'aurore, leurs accords se feront entendre au milieu des joies et des douleurs de l'Eglise (2). »

Ce n'est pas seulement dans les cercles religieux du Réveil que les *Chants de Sion* ont joui d'une grande faveur ; ils ont exercé une réelle influence sur notre Eglise en général et plusieurs ont pris place dans nos recueils et édifient aujourd'hui encore nos assemblées de culte.

De César Malan, plus que tout autre, on peut dire :
« *Quoique mort, il parle encore.* »

(1) Aug. Bost. *César Malan*, p. 72.

(2) *La vie et les travaux de C. Malan*, p. 197.

AMI BOST

Élevé par une famille pauvre, mais pieuse, Ami Bost était bien jeune encore lorsqu'il reçut ses premières impressions religieuses. En 1802 il fréquentait déjà avec son père les réunions des Frères moraves auxquels il « fait remonter les premières manifestations du mouvement qui éclata plus tard à Genève (1). » Il fut avec ses amis, Guers, Pyt et Gonthier, l'un des premiers adhérents du Réveil bien qu'il ne prit aucune part à la formation de la nouvelle Eglise, ayant été appelé, vers cette époque, à exercer le ministère dans le Jura bernois.

Après bien des courses d'évangélisation, en Suisse, en Allemagne et dans les Vosges, il choisit (1817) pour s'y établir avec les siens, la ville de Strasbourg comme étant « le lieu où il y avait le plus de travail à faire et le moins de travail fait (2). »

Complètement isolé, malade et ayant à peine le nécessaire il ne se laissa pas aller au découragement. Par ses conversations particulières, par ses chaleureuses prédications, par ses nombreux écrits il contribua largement à l'avancement du règne de Dieu, dans cette ville et ensuite à Colmar et les environs où il distribua lui-même nombre de Bibles et de traités et envoya, pour la diffusion des Saints Livres, un colporteur évangélique, « l'un des premiers de ceux qui ont été dès lors employés en France avec tant de bénédictions (3). »

Jamais pareille activité ne se rencontra chez un

(1) A. Bost. *Mémoires T. I*, p. 14.

(2) *Id.* *Id.* p. 158.

(3) *Id.* *Id.* p. 287.

homme. A côté d'un grand nombre de traités, brochures de polémique et d'édification et plusieurs ouvrages historiques, il compose « ces beaux chants chrétiens dont il a le secret et qui édifieront toujours l'Eglise de Dieu⁽¹⁾. » puis il parcourt une partie de la France, et les Eglises des Hautes-Alpes, du Midi et de la Saintonge entendent ses éloquentes prédications.

Après un séjour de 19 ans dans sa patrie, il reprend sa vie missionnaire, la seule qui lui convienne. Appelé à Asnières-les-Bourges et ensuite à Melun il laisse bien des traces de son zélé ministère. Les détenus de la maison centrale de cette dernière ville, en particulier, ont été l'objet de sa vive sollicitude et ils ont dû conserver un ineffaçable souvenir du cher et vaillant aumônier qui a pris plus d'une fois leur cause en mains, au risque de compromettre sa situation vis-à-vis du gouvernement.

A Paris et plus tard à Laforce où il s'est retiré, il a travaillé encore à l'œuvre du Seigneur et on peut dire que jusqu'à la fin il a « combattu le bon combat. »

HENRI PYT

« Henri Pyt manifesta dès sa première enfance des sentiments pieux (2), » dit Guers, et les moyens d'édification que Dieu mit à sa portée devaient le préparer à l'œuvre magnifique qu'il vint accomplir chez nous. Après avoir largement contribué avec ses amis à fonder la « Nouvelle Eglise » il l'édifia pendant quelque

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 261.

(2) Guers. *Vie de Pyt*, p. 8.

temps ; mais « évangéliste avant tout il n'avait qu'une pensée, celle d'annoncer Jésus partout où la porte de la prédication lui serait ouverte (1). » A la fin il accepta l'appel qui lui fut adressé de Saverdun (1818) et, après un ministère fructueux dans cette Eglise où il eut la joie de voir bien des âmes se tourner vers leur Sauveur, après de nombreuses courses d'évangélisation dans plusieurs localités de l'Ariège, du Tarn, de l'Aveyron et des Pyrénées il se décida à entrer au service de la Société continentale de Londres afin de pouvoir aller prêcher de lieu en lieu, la bonne nouvelle du salut.

Il se fixa à Valenciennes, dans le Nord, mais c'est surtout dans les environs que son activité s'exerça avec bonheur. Saulzoire, Quiévy, St-Amand, Nomain, Lannoy reçurent, avec sa visite, le divin message de l'Evangile, et une riche moisson se préparait. « Un zèle étonnant animait tous les frères de la petite Eglise de Nomain ; les jeunes brûlaient tous de se consacrer au service du Seigneur et ne cessaient de lui demander dans leurs prières qu'il daignât les employer (2). »

Leurs prières ne tardèrent pas à être exaucées. Pour donner une plus grande extension à l'œuvre de Dieu, il s'agit de répandre à profusion les Saintes-Ecritures, et le moyen d'y parvenir c'est d'aller les offrir de maison en maison. Aussitôt l'un de ces jeunes chrétiens se présente en disant : « Je suis libre, et, par la grâce de Dieu, robuste ; j'ai quelque bien de terre, je vais le vendre, avec cet argent j'aurai de quoi m'entretenir plusieurs mois ; j'emploierai ce temps à parcourir les

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 27.

(2) Guers. *Vie de Pyt*, p. 103.

villages avec des Bibles et des Nouveaux Testaments, et, en cherchant à les vendre, j'aurai l'occasion d'annoncer l'Evangile. Quand je n'aurai plus d'argent, je me remettrai à travailler (1). »

Dieu ne devait pas laisser un zèle aussi admirable sans récompense : ces fidèles ouvriers allaient voir s'organiser bientôt de nouvelles Eglises et se former des assemblées qui deviennent autant de centres d'Evangélisation.

Mais l'ennemi veillait aussi, et Pyt, qui était étranger et non consacré, ne peut continuer plus longtemps à cause des tracasseries qu'on lui suscite. Il se hâte de chercher un nouveau champ de travail, et c'est dans la Beauce, à Guillonville, où règne aussi la mort spirituelle, qu'il porte le message de paix. Il va « de village en village par l'obscurité et par la boue (2), » et bientôt il recueille de précieux fruits de son travail. Il appelle des colporteurs, en particulier son cher disciple, Ferdinand Caulier, qui devient son collaborateur et l'œuvre se poursuit pendant que lui-même va continuer, sur un autre point, ses courses missionnaires.

Il se fixe à Bayonne, et de là rayonne dans tout le Béarn et les départements voisins. A côté de nombreuses conversions que Dieu opère par son moyen, il a la joie, d'amener à son Sauveur, un médecin incrédule, un curé espagnol qui travailla plus tard activement à l'avancement du règne de Dieu, un jeune homme enfin, dont il fit l'éducation et qui devint plus tard missionnaire au sud de l'Afrique.

Il s'occupe également d'un petit peuple intéressant,

(1) *Guers. Vie de Pyt*, p. 102.

(2) *Id. Id.* p. 115.

celui des Basques, et fait éditer dans leur langue le Nouveau Testament détruit à la Révocation et dont il ne restait qu'un seul exemplaire; puis, attaqué par les Jésuites, il ne tarda pas à publier sa *Lettre aux protestants d'Orthèz* où se révèle un vrai talent de polémiste.

Nous ne pouvons suivre le fidèle ministre de Jésus-Christ à Boulogne-sur-Mer, en Irlande, à Paris, où il dirige l'Eglise libre de cette ville et à Versailles où se groupe autour de lui une congrégation sortie de l'Eglise romaine. Constamment sur la brèche, comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, il est à son poste, et qu'il lui faille combattre les erreurs de Rome ou les sectateurs d'Irving, il ne faiblira pas.

Il ne fut que trop tôt enlevé à un ministère aussi actif. « C'est avec douleur, dit F. Monod, dans les *Archives du christianisme*, que nous annonçons la mort d'un frère, qui depuis beaucoup d'années consacrait sa vie à annoncer l'Evangile en France, et qui nous était devenu particulièrement cher depuis qu'il s'était fixé à Paris, et que nous avons eu le privilège d'entretenir avec lui des rapports intimes. M. le pasteur Pyt s'est endormi au Seigneur, le 21 juin (1835), dans sa quarantième année, après une longue maladie... et s'il nous est interdit d'entrer ici dans des détails sur une vie dont le Seigneur a daigné se servir pour avancer son règne, il nous sera du moins permis de dire que l'Eglise de France tout entière pleurera ce fidèle serviteur qui lui appartenait par les liens les plus étroits de la foi et de l'affection chrétienne (1). »

(1) Guers. *Vie de Pyt*, p. 373.

FÉLIX NEFF

L'un des missionnaires les plus ardents partis de Genève, fut sans doute Félix Neff. « Doué de facultés éminentes, il fit lui-même, à l'aide de quelques livres, son éducation littéraire et scientifique (1), » et de bonne heure son cœur se tourna vers les choses sérieuses. Accablé par le poids de ses péchés, il s'écriait souvent : « O mon Dieu, qui que tu sois, enseigne-moi ta vérité : manifeste-toi à mon cœur ! » Le Seigneur ne tarda pas à exaucer cette humble prière. La lecture de la Bible et celle du traité intitulé : *Le Miel découlant du Rocher*, exercèrent sur lui une salutaire influence. Il s'unit aussitôt aux chrétiens d'élite de la nouvelle Eglise (1818) : mais il fallait un aliment à son activité dévorante, il se sentait pressé de répandre la lumière du salut et quittant aussitôt ses vêtements de sergent d'artillerie de la Garde de Genève, il se fit soldat de Jésus-Christ.

Après quelques courses d'évangélisation dans les environs de Genève et dans le canton de Vaud, où il eut la joie d'amener à la foi un meurtrier condamné à la peine de mort, il vint en France pour seconder le pasteur de Grenoble, le pieux César Bonifas, « que l'on pourrait appeler l'intermédiaire du Réveil entre Genève et le Dauphiné (2) ; » mais il ne resta que six mois dans cette ville.

C'est à Mens que le Seigneur appelait son serviteur et c'est dans ces montagnes de l'Isère, le refuge de

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 262.

(2) *Récits et souvenirs de l'Eglise évangélique*, p. 6.

milliers de protestants persécutés, qu'il allait être béni dans ses travaux d'une façon remarquable.

Enflammé de l'Esprit d'en Haut, le nouveau prophète dénonçait les péchés du peuple de Dieu, et aux accents de sa voix émue « les cœurs endurcis se fondaient et les larmes coulaient en abondance (1). » Un réveil magnifique s'opéra dans toutes les classes de la société, mais principalement chez la jeunesse.

Cependant Neff, entravé dans l'action de son ministère, dirigea ses pas d'un autre côté. Les Hautes-Alpes furent le champ où il allait déployer toute son activité.

Dans des gorges profondes privées de soleil pendant plusieurs mois de l'année ou sur des plateaux stériles, à 2,000 mètres d'altitude, vivaient les restes épars de ces confesseurs du Christ, les Albigeois et les Vaudois, qui étaient venus là chercher un refuge contre les fureurs du clergé romain. Réduits à la plus grande misère matérielle et privés de pasteurs, les habitants de ce pays déshérité étaient tombés dans l'ignorance et la dépravation la plus complète. Ce fut la vallée la plus misérable, celle de Freissinières, qui excite tout d'abord l'intérêt chrétien du missionnaire. Il prêche dans les temples, il évangélise dans les maisons, il organise les écoles, forme lui-même des instituteurs pour les envoyer plus tard dans d'autres parties de son champ de travail, mais l'indifférence était grande et il dut, pendant bien des mois, « *semer avec larmes avant de moissonner avec chants de triomphe.* »

Il devait voir cependant ses efforts couronnés de succès, et c'est en 1825 qu'éclata le réveil impatientement attendu. Laissons parler Neff lui-même :

(1) *Récits et souvenirs de l'Eglise évang.*, p. 6.

« Le lieu aride se réjouit et le désert fleurit comme la rose ! Ces pauvres montagnards avaient manifesté un grand zèle pour la construction d'une école ; ils avaient reçu avec empressement les sermons de Nardin ; ils fréquentaient assidûment les services publics et particuliers. J'ajouterai que depuis longtemps tout divertissement profane avait disparu de chez eux et que l'amélioration de leurs mœurs était remarquée de leurs voisins. Tout cela cependant n'était pas encore la vie ; les os secs s'étaient rapprochés à la voix de l'homme ; mais l'Esprit n'y était point. Aujourd'hui, grâces en soient rendues au Seigneur, l'Esprit souffle sur eux des quatre vents ; et, s'il continue, la foi des anciens Vaudois revivra dans leur postérité (1) ! »

Elle est vivante cette foi, et dans toute la vallée aux Violins, aux Mensals, à Dormilhouse, il recueille les fruits de son apostolat.

Ailleurs, c'est-à-dire à St-Laurent, à Arvieux, Fongillarde, St-Véran, Vars, etc., il éprouve les mêmes joies et l'apôtre se multiplie ; mais la sévérité du climat, les soins à donner à son école normale, les courses dans les montagnes — il avait 60 lieues à parcourir — par des chemins affreux dont la seule pensée nous fait frémir, le manque d'aliments convenables, tout cela finit par avoir raison au bout de huit ans, de sa forte constitution. Ni les soins de ses amis, ni les eaux de Plombières ne purent lui apporter de soulagement. Le 12 avril 1829, dans sa 32^e année, « celui qui valait dix pasteurs fidèles (2) » s'endormit dans la paix de son Dieu en faisant ses dernières recommandations à ses

(1) *Récits et souvenirs de la Société évang. de Genève*, p. 14.

(2) A. Bost. *Visite dans les Hautes-Alpes*, p. 91.

amis et traçant lui-même ces mots : « Encore une fois, adieu mes amis de Dormilhouse et de tout Freissinières. De ma propre main, pour la dernière fois ! au revoir au ciel ! — Félix Neff. »

ANTONY PORCHAT

Parmi les jeunes gens étrangers à la Faculté qui fréquentaient les assemblées d'édification du Réveil, l'un des premiers fut Porchat qui exerçait alors l'état de tailleur à Genève.

Après une grande lutte intérieure il avait trouvé la paix, et il renonça aussitôt à son métier pour se mettre au service du Maître. Il se fit instituteur et exerça ces humbles fonctions sous la direction du vénéré pasteur Diodati. Il eut la joie de voir bientôt un de ses élèves donner son cœur à Dieu et devenir plus tard un pasteur fidèle. Mais il fallait au missionnaire un champ plus vaste, et il quitta son école pour se vouer tout entier à l'évangélisation.

Il vint d'abord à Paris (1819) pour assister, dans son œuvre, un autre évangéliste, enfant du Réveil aussi, le pieux Méjanel. Afin d'attirer un plus grand nombre d'auditeurs au culte qu'ils avaient inauguré près du Luxembourg, il montait, un peu avant l'heure, sur un banc du jardin et faisait entendre ces beaux cantiques qu'il avait appris à Genève. Quand la foule était réunie autour de lui, il lui parlait de l'amour de Jésus et la conviait au culte régulièrement établi dans le voisinage.

En 1821, il fut appelé à seconder Pyt dans la Beauce

où « se trouvaient quelques groupes de protestants disséminés qui n'avaient guère conservé de la foi de leurs ancêtres persécutés que des formes sans vie. A peine la Bible était-elle connue dans ces plaines. Il fallait y faire une œuvre toute missionnaire, aller de village en village rassembler ces petits troupeaux et les instruire dans les premiers rudiments de l'Evangile. Bientôt la vérité pénétra dans ces Eglises, et ces deux fidèles prédicateurs de l'Evangile virent des fruits réjouissants de leurs travaux (1). »

Une année après, Porchat se rendit en Picardie et s'établit à Santain, près de Péronne. De Hargicourt Aisne où il y avait une Eglise nombreuse, mais complètement morte, on ne tarda pas à aller entendre le « prédicateur anabaptiste, » ainsi qu'on l'appelait et les âmes, goûtant l'Evangile qu'elles ne connaissaient plus que de nom, renoncèrent bientôt à leur vie de péché pour devenir des colonnes de « *l'édifice de Dieu*. »

Rien n'arrêtait le zélé missionnaire : ni les procès, ni les persécutions. Après avoir parcouru plusieurs villages des départements de l'Aisne et du Nord, il revint dans la Beauce, en 1828, pour remplacer l'évangéliste, Ferdinand Caulier, que Dieu avait rappelé, jeune encore. Plus tard, il put parcourir le Limousin, la Saintonge, l'Ariège, la Sarthe et l'Orne, faisant partout une œuvre utile.

Sur la fin de sa vie, il remplit les fonctions pastorales à Alençon et à Mamers, et c'est dans cette dernière ville que se termina sa noble carrière (1865). « Sur sa tombe solitaire, témoin muet de la glorieuse vérité

(1) *Notice sur Porchat*, p. 9, 10.

qu'il avait longtemps annoncée sous l'opprobre du Christ, sont inscrits ces mots : J'ai trouvé mon salut dans le sang du Rédempteur. Lecteur, l'as-tu trouvé ? Cette parole est certaine et digne d'être reçue avec une entière croyance que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier (I Tim. I 15) (1).

MÉJANEL

Méjanel était Français, mais il prit une part active au Réveil de 1817, et c'est à ce titre que nous voulons rappeler brièvement les travaux de ce serviteur de Dieu dans son pays d'origine.

Il fut pendant quelque temps l'un des pasteurs de la congrégation du Bourg-de-Four, mais les ennemis de l'Evangile ayant réussi à le faire partir, il se réfugia à Nyon (1818) et de là à Paris où, avec le concours de Porchat, il travailla avec succès à l'œuvre de Dieu.

En 1822, le comité de la Société continentale l'engagea à visiter le Midi de la France et les villes de Lyon, Nîmes, Montpellier, Marseille, Mazamet, etc., accueillirent favorablement le messager de l'Evangile. Dans le département du Nord et dans celui de l'Aisne il eut le bonheur d'amener un grand nombre d'âmes au Christ. Plus tard malheureusement, il adopta les opinions d'Irving ; « mais, si l'erreur s'était, à plus d'un égard, dit Guers, glissé dans son esprit, le Christ seul continuait à vivre dans son cœur ; jusqu'à la fin de sa course ter-

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 258.

restre, Méjanel ne s'appuya jamais pour son salut que sur le sacrifice expiatoire de Celui qu'il avait si longtemps et si fidèlement annoncé comme l'unique refuge du pécheur (1). »

M. ET M^{me} VAUCHER

Les travaux de ce dévoué laïque et de sa fidèle compagne se rattacheraient plutôt à la période qui va suivre ; mais nous croyons devoir les rappeler ici à cause de leur caractère tout à fait personnel et indépendant.

C'est pendant le ministère de son ami Scholl à Londres que Vaucher se convertit au Seigneur. Ne pouvant dès lors concilier le commerce de la banque, auquel il était occupé, avec les devoirs que lui imposait sa nouvelle vocation, avons-nous entendu nous-même de la bouche de sa fidèle compagne, il quitta tout, décidé à se consacrer entièrement au service de son Maître.

Il rentre à Genève (1830), et bientôt ses regards se portent vers le pays de ses ancêtres. Accompagné de Madame Vaucher, il commence ses voyages missionnaires et son œuvre de colportage.

Suivrons-nous ces deux éminents chrétiens dans toutes leurs pérégrinations ? Dans le Jura, dans le Doubs, dans le département de Saône-et-Loire, dans la Côte-d'Or et plus tard dans le Midi et jusque dans les Charentes ? Verrons-nous M. Vaucher créer, dans tous

(1) Guers. *Le premier Réveil*, p. 235.

les centres un peu importants, des dépôts bibliques et encourager partout les nombreux colporteurs placés sous sa direction, parfois « endosser lui-même leur blouse et se charger de leur balle (1)? » Assisterons-nous à ces réunions intimes où il fait lire un chapitre de l'Evangile, s'arrête à chaque sujet, questionne ses auditeurs, répétant souvent ses explications?

A Nancy et les environs, M. et Madame Vaucher firent de 1835 à 1837 une œuvre toute missionnaire, et ensuite, « sauf quelques petites vacances, ils travaillèrent pendant près de trois ans à l'évangélisation de Thiers. Leur zèle a été admirable, aussi sont-ils considérés comme les fondateurs de l'Eglise qui y existe, et le souvenir de leurs travaux et de leurs bienfaits restera toujours en bénédictions à cette Eglise (2). »

A côté de ce témoignage rendu à la fidélité chrétienne de ces deux époux dans le champ d'évangélisation, écoutons encore celui d'un ami qui a tant aimé la France : Merle d'Aubigné : « Oui, la vie de Vaucher a été consacrée à celui qui l'avait sauvé. Cette vie a été simple, dévouée, active, se proposant toujours pour but de rendre gloire à Jésus-Christ. Ce cher frère et sa chère compagne, dans leurs voyages, dans leur évangélisation, dans leur hospitalité, nous ont souvent rappelé ces chrétiens de l'Eglise primitive, ces Aquilas et ces Priscille, dont parle l'Ecriture. Notre ami a vécu au Seigneur, et voilà pourquoi il est mort au Seigneur (3). »

(1) Zipperlen. *Rapp. de la Société év. de Genève*, 1881, p. 57.

(2) Charbonney. *Récits et souvenirs*, p. 338.

(3) Merle d'Aubigné. *Lettre inédite*.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ACTION COLLECTIVE

CHAPITRE I

LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE

Le Réveil étendait son influence et sans bruit gagnait de nombreux adhérents « dans toutes les régions du monde de langue française. »

« Non seulement les classes élevées et opulentes, mais aussi le monde de la science et de la pensée, virent leurs rangs s'ouvrir aux influences du Réveil, qui commença alors à recruter de nombreux amis dans leur sein. Ce mouvement que sous le nom de « méthodisme » on avait cru pouvoir, treize ans auparavant, vouer au mépris et signaler à la défiance des gens sensés, reparut alors de nouveau sur la scène et força chacun à compter avec lui. Le formalisme stérile des anciennes Eglises protestantes pâlisait comme l'astre des nuits aux premiers rayons d'un nouveau jour.

Dans le monde littéraire se présentaient avec leurs talents hors ligne et comme les champions du Réveil, des hommes tels que Vinet, Monod, Gaussen, Merle d'Aubigné, Auguste Rochat, de Félice et d'autres. Les esprits les plus élevés, les plus distingués par leurs lumières commencèrent à dépouiller leurs préjugés et à se ranger du côté des convictions évangéliques. (1). »

Pendant que l'Eglise du Bourg-de-Four continuait ses réunions d'édification, le fidèle pasteur de Satigny qui entretenait depuis longtemps des rapports fraternels avec les dissidents, voulut à son tour, avec le concours de quelques chrétiens, et pour la défense et la propagation de la vérité, fonder une Société évangélique « dans le sein de l'Eglise nationale (1831) (2). »

Indépendamment du culte officiel et en dehors des heures habituelles, cette Société institue aussitôt une prédication régulière, d'abord dans la rue des Chanoines, et trois ans plus tard elle inaugure la chapelle de l'Oratoire qui abrite aujourd'hui encore le culte de l'Eglise évangélique libre, laquelle ne fut régulièrement constituée qu'en 1849. Gaussen « déclara qu'on n'entendait point se séparer de l'Eglise de Genève, mais bien seulement de son administration du moment actuel (3). » En effet on chercha à éviter ce qui eût pu donner au culte de l'Oratoire « une couleur séparatiste, » et c'est ainsi qu'on conserva le costume officiel du prédicateur et la Liturgie de Genève. »

Malgré ces affirmations, le fondateur de la nouvelle Société n'en fut pas moins « destitué par le Consistoire

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 362.

(2) Guers. *Notice historique sur l'Eglise év. de Genève*, p. 2.

(3) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 389.

le 30 septembre 1831, pour avoir employé la Bible dans l'enseignement de ses catéchumènes et pour avoir tenu des réunions religieuses en dehors des temples (1). » A partir de cette époque, Gaussen, obligé de renoncer à sa charge de pasteur officiel, se consacra tout entier, avec ses collègues, Galland et Merle d'Aubigné, à la Société évangélique, et principalement à l'Ecole de théologie qu'elle venait de fonder.

Nous voudrions ici jeter un coup d'œil sur ces hommes si remarquables, pasteurs et laïques, fondateurs et membres de la Société évangélique qui ont tant aimé notre pays et qui, « non contents de contribuer de leur superflu à la propagation de l'Evangile, partirent plus d'une fois eux-mêmes pour annoncer la Parole de la grâce (2). » Mais après avoir considéré, dans la première partie, « le caractère original et *personnel* qui avait distingué l'évangélisation du premier Réveil (3) . » c'est dans son ensemble, comme action collective, que nous devons admirer maintenant, dans les diverses branches de son activité et surtout dans le vaste champ de l'évangélisation en France, la grande œuvre de ces chrétiens d'élite, qui « *en ont amené plusieurs à la justice et brillent comme les étoiles à toujours et à perpétuité* » (Daniel XII. 3).

L'ECOLE DE THÉOLOGIE

Le but de la Société était de répandre à pleines mains l'Evangile du salut au milieu des peuples qui en étaient

(1) Aug. Bost. *Dictionnaire ecclésiastique*, p. 338.

(2) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 411.

(3) *Id.* *Id.* *Id.*

privés. Mais il fallait pour cette mission des hommes fidèles et instruits, tout à fait indépendants, qui fussent acceptés à la fois et par les consistoires et par les Eglises ne relevant pas de l'Etat. Ces ouvriers, il fallait les former, et c'était là la tâche de l'Ecole de théologie.

Elle fut fondée à l'aurore même de la Société, en janvier 1832, sur les principes suivants :

1° *Se proposer en tout dans l'établissement de cette école la gloire de Jésus-Christ et de sa parole, et rejeter toutes doctrines humaines.*

2° *Se maintenir sur une base large, et éviter tout principe de secte et de séparation.*

3° *Faire et faire faire des progrès dans les sciences théologiques, rechercher tout ce qui peut contribuer à développer le chrétien et le ministre de Jésus-Christ.*

« La raison humaine, ajoute Merle d'Aubigné, sous les divers nom de théologie scolastique et de théologie rationaliste, a tellement obstrué les sciences théologiques, tellement recouvert d'éléments étrangers le champ de la parole de Dieu qu'il faut beaucoup de travaux pour rendre à la science sainte cette pureté et cette gloire qui lui sont propres (1). »

C'est, en effet, une tâche ardue que le grand Vinet décline lui-même dans les lignes suivantes : « Il vous faut pour cette lutte des hommes forts, des hommes préparés, des hommes qui *joignent à la vertu la science* ; il vous faut des théologiens, des savants, armés de toutes pièces, suffisants non seulement pour une sphère assignée, mais pour une foule de besoins et de circonstances qu'on ne saurait prévoir. Je ne suis point cet homme-là ; mes forces intellectuelles et physiques sont

(1) *Rapport de la Société évangélique, 1832, p. 72, 73.*

au-dessous de ces conditions. Mais il vous faut surtout des chrétiens complets, des serviteurs éprouvés...(1). » Gaussen, Merle d'Aubigné, Galland, Hœvernich et Steiger allaient être ces hommes-là.

L'idéal du célèbre professeur de Lausanne au point de vue « du développement scientifique, du genre de celui auquel est parvenue la théologie en Allemagne (2). » ne s'est pas réalisé, il est vrai ; pourtant l'Ecole qui eut de tout temps à sa tête des hommes distingués « se tint toujours au niveau des Facultés nationales de Genève et de Montauban (3), » et forma des prédicateurs de l'Evangile, instruits et pieux, ce qui était la chose essentielle et le but même de ses promoteurs. Plusieurs de ses anciens étudiants ont même reçu le grade de docteur et professent la théologie, soit à Genève, soit à Florence, tandis que les autres sont appréciés et souvent recherchés par les Eglises.

Cette Ecole de théologie, qui a été fondée en vue « des Eglises protestantes de France, de ces Eglises si intéressantes par leurs longs revers (4), » a rendu et continue à rendre à notre pays, en ce moment où tant de places sont encore vacantes, les plus éminents services. Sur les « 494 élèves, dont plusieurs sont connus aujourd'hui de tout le protestantisme évangélique (5), » près de 200 ont exercé un ministère zélé soit dans l'Eglise réformée, soit dans les Eglises libres, soit dans les postes d'évangélisation, et pour donner une idée de la valeur de ces pasteurs, il suffit de nommer

(1) *Rapport de la Société évangélique*, 1856, p. 127.

(2) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 404.

(3) Id. Id. p. 404.

(4) *Rapport de la Société évang.*, 1856, p. 127.

(5) Id. Id. 1884, p. 35.

les Le Savoureux, les Sibleyras, les Duproix entrés maintenant dans leur repos, sans oublier, parmi ceux qui sont encore à l'œuvre, l'infatigable Directeur du Colportage biblique à Genève et l'éminent prédicateur de l'Etoile, « ce maître actuel de la chaire protestante française, auquel le catholique S. de Sacy ne craint pas de payer un juste tribut d'éloges en le mettant au niveau des plus grandes illustrations de la vieille chaire catholique (1). »

LE COLPORTAGE

Pénétrée de cette vérité que « *l'Evangile du Christ est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient*, » (Rom. II, 16) la Société évangélique décida d'envoyer, à ses débuts mêmes, des colporteurs chargés de la vente des Livres saints. « Voyez cette France qui s'étend jusqu'à nos portes, s'écriait, en 1834, P. Vaucher, le père des colporteurs, cette France, saturée d'incrédulité et cependant avide de foi, demander à tous les systèmes religieux la paix et le bonheur. Et nous, chrétiens, qui savons que ce bonheur et ce repos ne se trouvent, pour les nations, comme pour les individus, que dans la religion de l'Evangile, ne nous sentirions-nous pas irrésistiblement pressés de lui porter le livre de cet Evangile, pendant que ses portes, longtemps fermées, nous sont encore ouvertes (2). »

Faire connaître la Bible à notre peuple plongé dans

(1) *Semaine religieuse* du 12 novembre 1887, suppl.

(2) *Rapport de la Société évang.*, 1834, p. 40.

la plus profonde ignorance était l'œuvre par excellence et cette diffusion de la Parole de vérité devait être plus tard la source de tous les succès de la Société évangélique dans notre chère patrie.

« Nos pays nouvellement protestants, dit un vétéran de l'évangélisation, sont l'œuvre du colportage. S'il est facile d'atteindre les populations des villes par des conférences populaires, les campagnes de notre chère France sont moins facilement abordables. Le paysan, comme il le dit lui-même, apprécie peu le beau langage, il faut quelqu'un qui s'adresse à lui simplement, qui l'aborde familièrement. Il veut bien se laisser persuader et se rendre à l'évidence, mais il veut avoir droit de réplique. C'est chez lui, dans sa famille, à son modeste foyer, qu'il faut venir le trouver : froid d'abord, il se laissera bientôt aller, et les vérités évangéliques qui, chez les autres, atteignent la raison, n'atteindront chez lui que le cœur. C'est ainsi que les colporteurs ont débuté chez nous, et nous ne saurions trop encourager ceux qui ont embrassé cette modeste carrière (1). »

Mais quelle tâche difficile que celle de ces humbles messagers de la Bonne Nouvelle ! Fournis seulement « de l'indispensable nécessaire pour la nourriture et le vêtement (2), » ils doivent, par tous les temps et par des chemins impossibles, franchir des distances considérables pour être accueillis ensuite par des sarcasmes, des insultes et des outrages.

L'un d'eux « est arrêté une première fois, puis forcé de comparaître devant le procureur du roi ; renvoyé,

(1) M. Charpiot. *Récits et souvenirs*, p. 186, 187.

(2) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 407.

il est insulté par les prêtres, menacé de coups de bâtons ; puis saisi de nouveau par les gendarmes, conduit devant les magistrats, fouillé dans tous ses vêtements comme un malfaiteur (1). »

Un autre est emprisonné dans le département du Jura, et son compagnon n'échappe au même sort que par la fuite (2).

Un autre encore, toujours à l'instigation des prêtres, est arrêté et conduit à la prison du chef-lieu, où il reste quarante-trois jours au bout desquels on le relâche sans lui dire le motif de cet étrange procédé à son égard. Pendant ce temps son vieux père était mort et sa femme, effrayée par la brutalité des agents de la force publique, avait été gravement malade (3).

Un quatrième enfin — et nous pourrions multiplier les exemples — reçoit une marmite d'eau bouillante qu'une femme, à laquelle il avait offert ses livres, lui lance du haut des escaliers de sa maison (4).

Cependant, au milieu de bien des déceptions, ils rencontrent de nombreux sujets de joie et d'encouragement.

Ici, dans un marché, le colporteur peut faire de nombreuses ventes, parler du Seigneur à plus de deux cents personnes dont plusieurs l'invitent à aller les visiter et chez lesquelles désormais il a accès et peut tenir de petites réunions (5).

Là, c'est un militaire, converti par la lecture de l'Evangile acheté au *Marchand de Bibles*, qui veut, à son

(1) *Rapport de la Société évang.* 1844, p. 35.

(2) Voir *Rapport de la Société évang.* 1846, p. 93.

(3) Voir *Rapport de la Société évang.* 1852, p. 88.

(4) Voir Bénignus. *Récits et souvenirs*, p. 203.

(5) Voir *Rapport Société évang.* 1854, p. 65.

tour, se faire missionnaire et, en attendant, vend des Nouveaux Testaments aux soldats de sa compagnie et se rend même dans les maisons bourgeoises qu'il connaît pour y parler de la grâce de Dieu (1).

Là encore, c'est un pauvre impotent préparé déjà par l'entretien qu'il a eu, il y a deux ans, avec un autre colporteur et par la lecture de deux traités, qui écoute l'appel qui lui est adressé et après avoir demandé avec angoisse : « *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* » s'écrie avec bonheur, à la nouvelle du pardon gratuit : « Que c'est beau ! — J'ai jeûné ; j'ai accompli des vœux difficiles, je me suis imposé des pénitences rigoureuses ; je me suis confessé souvent ; mais toutes ces choses ne m'ont pas donné la joie que j'éprouve à l'une des paroles qui me parlent de Jésus, du Sauveur de mon âme, de mon pardon et du salut (2). »

Là enfin, c'est une dame du monde qui lit le Nouveau Testament, le médite jour et nuit, et assiste aux assemblées malgré son confesseur « qui veut la retenir dans les ténèbres (3). »

Il nous serait facile de multiplier les faits, mais nous ne pouvons suivre ces hardis pionniers au Nord, au Midi, à l'Est et à l'Ouest, dans tous les départements de la France enfin, où pas un village n'a été oublié.

Quel travail accompli par cette Société depuis sa fondation ! Si, pendant vingt-trois ans, les 880 colporteurs de la Société évangélique ont « vendu 200.000 exemplaires des Saintes Ecritures et un million et quart de

(1) Voir *Rapport de la Société évang.* 1834, p. 35.

(2) Bénignus. *Récits et souvenirs*, p. 230.

(3) *Rapport de la Société évang.* 1857, p. 125.

brochures et traités (1), » qui dira la quantité des Livres Saints répandus par les 1.400 ouvriers qui ont parcouru notre vaste territoire en annonçant l'Evangile, pendant les trente-trois dernières années ? Qui pourra calculer le nombre et l'étendue des bienfaits versés sur nos contrées ? Beaucoup de ces brochures et de ces Nouveaux Testaments ont été sans doute détruits ou relégués dans les armoires, dit M. Dardier, néanmoins un grand nombre ont porté du fruit (2). » Les Eglises de Saône-et-Loire, les réveils de la Vienne et nombre de conversions sont là pour l'attester.

L'ÉVANGÉLISATION

Ce n'est pas en vain que travaillaient les colporteurs, mais il fallait développer et affermir leur œuvre, et c'est dans ce but que, « dès sa troisième année, la Société se décida à ajouter à son *département* du colportage, la fondation de stations fixes d'évangélisation (3). »

I^{re} RÉGION. — *Est de la France. — Saône-et-Loire. — Franche-Comté. — Lorraine. — Ain. — Lyonnais : 27 stations.* — « La première station occupée par un évangéliste à demeure est celle de Tournus (4), » sur la Saône, et le premier chrétien qui reçut avec joie dans son cœur les vérités évangéliques est un nommé Pirat, d'où le nom de *Piratiens* donné aux premiers

(1) *Rapport de la Société évang.* 1854, p. 58

(2) *Id.* *id.* 1886, p. 93.

(3) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 408.

(4) Charpiot. *Récits et souvenirs*, p. 146.

protestants de cette ville. Cet homme, fidèle à la parole du Maître : « *Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile,* » « travaillait chez ses parents et ses connaissances à répandre la divine semence (1). » et bientôt se forma un petit troupeau qui eut son oratoire et son école tandis que des cultes étaient également établis à Uchisy et à Brancion.

De là le mouvement se répandit à Mâcon, à Chalon, à Givry, à Buxy et plus tard à Cluny (1843) et au Creusot (1853), où une dame bien connue par sa générosité chrétienne fonda une petite assemblée, à la tête de laquelle fut placé un pasteur quelques années après.

Mais le plus beau mouvement est celui qui se manifesta dans le Louhannais à la suite de la visite des colporteurs et de plusieurs évangélistes, du bienheureux Charlier, en particulier, auquel « on doit la fondation et l'organisation des Eglises de la Bresse (2). » Branges, Sornay, Montpont, Frontenaud et une foule de communes voisines acceptent l'Evangile de grâce et se détachent de l'Eglise de Rome ; mais que de luttes, que de persécutions à endurer par ces néophytes ! C'est bien là que se réalise la prédiction du Sauveur : « *Je suis venu mettre la division entre le père et le fils, entre la fille et la mère* » (Matth. X. 35).

Cependant, ils restaient fermes les uns et les autres et, « en 1853, la main du Seigneur qui bénit, s'étendit sur l'Eglise de Sornay. Dieu fit souffler de nouveau son Esprit de lumière et un puissant réveil fut accompli. Plusieurs soirs de la semaine, les deux salles

(1) Charpiot. *Récits et souvenirs*, p. 147.

(2) Id. Id. Id. p. 169.

d'école se remplissaient, les hommes dans l'une, les femmes dans l'autre, restaient de longues heures en prières (1). »

L'ennemi veillait. « Ces nouveaux chrétiens appartenaient pour la plupart aux ouailles les plus fidèles du curé, et il fallait qu'à tout prix le clergé essayât d'entraver l'œuvre du Seigneur (2). » En 1854, quatre serviteurs de Dieu furent jetés en prison, condamnés, par le tribunal civil de Louhans, à une amende de 500 fr., frais et dépens, tandis que « les scellés étaient apposés sur tous les lieux du culte (3). » On espérait de cette manière ramener les nouveaux protestants dans le giron de l'Eglise romaine ; mais les réunions ne furent pas interrompues, les liens furent au contraire resserrés et, — un exemple entre plusieurs, — « une pauvre femme, à la nouvelle du jugement, vint offrir sa fortune tout entière, tout ce qu'elle possédait, 500 fr., pour faire mettre en liberté son pasteur (4). » Grâce à l'intervention d'un membre de la Société évangélique, un véritable ami de la France et de nos Eglises, le comte de St-Georges, qui usa de tout son crédit auprès de Napoléon III, les temples furent rouverts et les pasteurs remis en liberté après trois mois de détention. Ces Eglises, que nous devons entièrement à la Société évangélique de Genève, renferment encore un puissant élément de vie religieuse et dépendent aujourd'hui de l'Union des Eglises libres de France, à l'exception du Creusot et de Chalon qui se sont rattachés à l'Eglise réformée.

(1) Charpiot. *Récits et Souvenirs*, p. 171.

(2) Id. Id. p. 172.

(3) Id. Id. p. 173.

(4) Id. Id. p. 175.

La même Société a encore fondé l'Eglise de Lons-le-Saunier, reconnue par le Gouvernement en 1871, et entretenu des évangélistes à Gray et Montbéliard : dans les Vosges, à Croix-aux-Mines, Gérardmer et Remiremont ; à Lyon, Tarare et St-Etienne. Aujourd'hui encore, elle dirige les postes de Nantua et d'Oyonnax où plus d'une âme a saisi la vérité qui procure la paix.

II^e RÉGION. — *Sud-Est de la France. — Le Dauphiné et la Provence : 26 stations.* — En 1841, la Société continentale d'Angleterre céda à la Société évangélique les postes qu'elle dirigeait dans le Dauphiné, et le champ d'activité du comité de Genève prit ainsi subitement une extension inattendue.

Sous l'influence de Vernier, le Félix Neff de la Drôme, un réveil magnifique se produisit dans ce département. A Aucehon, à St-Romans, à Saillans des multitudes suspendues aux lèvres de l'évangéliste écoutent sa parole simple, mais vibrante d'émotions et bien des âmes se tournent vers leur Sauveur. « Lorsque nous nous souvenons de vous, cher frère, lui écrivaient deux chrétiens nouvellement éclairés, nous versons des larmes de joie en pensant que le Seigneur s'est servi de vous pour nous amener à sa connaissance. Il a ouvert les yeux de notre entendement pour nous faire comprendre les choses que vous nous disiez de sa part, car malgré notre ignorance il nous avait élus avant la création du monde. Oh ! cher frère, bénissez le Seigneur avec nous et réjouissons-nous tous ensemble en Lui (1). »

(1) *Récits et Souvenirs*, p. 79.

Après avoir jeté « en quelque sorte les fondements spirituels de l'Eglise de Montmeyran qui allait devenir un centre de vie pour toute la contrée (1), » Vernier travaille avec succès à la Beaume, aux Ferrands, à Chabeuil, en particulier, où il voit tous les membres d'une même famille se donner à Christ et a « la joie d'arracher au joug de l'Eglise de Rome deux jeunes gens qu'on avait rebaptisés (2), » et qui depuis sont devenus de fidèles ministres de Jésus-Christ.

Parmi les nombreuses localités visitées par notre missionnaire et ses dignes collaborateurs, Charlier, Sibleyras et d'autres, se trouvait également la petite ville de Romans où les protestants étaient tombés dans l'indifférence la plus complète; Hostun où un mouvement se manifesta (1850) parmi les catholiques et donna quelques fruits à la gloire de Dieu, Bouvières, Vaugelas et une foule d'autres villages qu'il serait trop long d'énumérer. Partout des lieux de culte s'établissent, partout des écoles, cet auxiliaire indispensable de l'évangélisation, s'ouvrent, partout le règne de Dieu fait des progrès.

Dans l'Isère, pendant que la Société pose les premières bases et pourvoit aux besoins de l'Eglise de Vienne, aujourd'hui officielle, elle envoie, à la requête des pasteurs de Mens, un évangéliste à St-Jean-d'Hérans où s'opère un beau travail de relèvement moral et spirituel; un autre à Grenoble « où, de concert avec le pasteur de cette ville, M. Fermaud, il évangélise tant les protestants que les catholiques (3) » dans un

(1) *Récits et souvenirs*, p. 84.

(2) *Id.* p. 103.

(3) *Rapport de la Société évangélique de Genève 1852*, p. 54.

rayon fort étendu et jusqu'à Allevard qui lui donne de précieux encouragements ; un autre enfin à Tullins et à Voiron.

La même Société traverse les Alpes, place à Montbrand un instituteur-évangéliste qui réunit les restes épars des protestants de ces montagnes et pénètre en Provence, dans cette partie du département de Vaucluse si tristement célèbre par les terribles massacres des Vaudois en 1545, et travaille à ranimer, au milieu des débris de ces fidèles confesseurs du Christ, le flambeau de l'Evangile qui est à peine fumant. Aux colporteurs qui, pendant de longues années, répandent la Parole Sainte et des traités religieux, succèdent des pasteurs qui viennent arroser les semailles de ces humbles défricheurs et en recueillir les fruits, que l'un d'eux nous fait connaître dans les termes suivants : « Malgré le développement incontestable de l'incrédulité, nous trouvons, depuis six mois surtout, des facilités nouvelles.... Si ce n'était notre pénurie d'argent et de bons ouvriers, nous pourrions chaque année ouvrir des cultes évangéliques dans plusieurs localités qui sont toutes prêtes à se déclarer pour nous. Et qu'on le remarque bien, les auditeurs qui se pressent maintenant autour de nous pour entendre la prédication de l'Evangile, sont attirés non plus par la controverse, mais par la simple proclamation du salut par notre Seigneur Jésus-Christ. Tandis que, l'année dernière encore, les réunions de la semaine étaient peu fréquentées ou même interrompues pendant les travaux de la campagne, elles sont maintenant loin de l'être, au contraire. A Fons-Joyeuse, à St-Martin, à la Motte, à Belle-Etoile, à Cabrières, à Pertuis, le

nombre des auditeurs s'accroît à chaque réunion (1). »

L'évangéliste d'Apt cite également des faits réjouissants, pendant que ceux de Draguignan et de Marseille poursuivent, dans ces deux villes et les environs, une œuvre qui ne reste pas sans bénédictions.

Quelques-uns de ces postes, des foyers de vie, n'ont pas tenu ce qu'ils promettaient, sans doute, mais tout n'est pas mort cependant. La plupart sont maintenant des annexes importantes des Eglises les plus proches, tandis que d'autres ont été officiellement reconnues par l'Etat.

La Société n'a pas abandonné cette région; elle a encore un pasteur à Pertuis et un autre dans l'Isère. Ce dernier pourvoit aux besoins religieux des nombreuses annexes de l'Eglise de Grenoble, de Romans, en particulier, où l'on vient de construire un joli temple.

III^e RÉGION. — *Sud-Ouest de la France. — Entre le Rhône et la Gironde : 10 stations.* — Une des premières stations de la Société évangélique dans cette région, c'est celle de Serre (Ariège) où le prêtre de cette paroisse de 1.500 âmes fut appelé à professer hautement l'Evangile (1841) et à fonder une congrégation protestante qui marchait à merveille (2), » et que le Consistoire du Mas d'Azil ne tarda pas à prendre sous sa protection.

Vers 1844, M. le professeur Merle d'Aubigné, appelé à visiter les stations de la Drôme et de l'Isère, se rendit, par Avignon, dans le Gard, où il rencontra quelques pasteurs qui lui exprimèrent le désir de voir la Société

(1) *Rapport de la Société évang.* 1873, p. 54, 55.

(2) *Id.* *id.* 1842, p. 16.

de Genève leur venir en aide pour les besoins pressants qui se manifestaient dans ce département. Leur appel fut entendu : un pasteur bien qualifié s'établit à Codognan et ne tarda pas à recueillir des fruits de son dévoué ministère, à Nîmes et dans toute cette contrée de la Vaunage si intéressante par tant de souvenirs.

Plus récemment (de 1871 à 1876) une mission analogue s'est poursuivie à Ste-Foy (Gironde) et à l'heure qu'il est la Société entretient encore, à Ste-Florine (Loire) à Meyrueis (Lozère) et à Perpignan, des évangélistes qui travaillent avec courage à l'œuvre de Dieu ; à Narbonne enfin un pasteur dont le ministère est vivement apprécié et « se manifeste par des fruits si intéressants, non-seulement dans la ville, mais aux alentours, surtout à Coursan, que le Comité met beaucoup de prix à conserver l'œuvre dans un pays où l'Évangile est entièrement voilé par le catholicisme d'une part et le matérialisme de l'autre (1). »

IV^e RÉGION. — *Ouest de la France. — Poitou, Angoumois, Marche, Touraine et Saumurois : 39 stations.* — « Un immense mouvement (1845) poussait les populations de la Saintonge vers la prédication de l'Évangile. Rien ne leur pesait plus que le joug de leurs prêtres et leur antique domination. Elles étaient profondément remuées, et c'était par dizaines que les communes criaient : « Venez, venez nous évangéliser ! nous vous écouterons avec joie. » Dans la Charente-Inférieure, 40 communes au moins s'avancent vers l'Évangile du Christ et repoussent la superstition. Colporteurs et

(1) *Rapport de la Société évang.* 1886, p. 67.

évangélistes sont partout reçus avec plaisir. Le culte protestant vient d'être institué à Châteauneuf où il n'était plus célébré depuis la Révocation de l'Edit de Nantes (1). » Un beau champ d'activité s'ouvrait ainsi devant la Société évangélique, grâce au concours de Lucien des Mesnards, « qui a été pendant trente-huit ans l'âme de toute l'œuvre du Seigneur en Saintonge (2). »

Non seulement à Colombier, Berneuil, Saintes, Rochefort, Tonnay-Boutonne, Saujon, etc., dans la Charente-Inférieure; mais encore à Châteauneuf, Mansle, Ségonsac (Charente); Niort, La Mothe-Saint-Héraye (Deux-Sèvres), et dans le Saumurois, autrefois un centre de lumière pour le protestantisme, à Huisme, Fontevault, Chinon; dans tout l'ouest de la France enfin, les âmes en grand nombre secouent leur indifférence ou quittent les erreurs qu'elles ont partagées jusqu'ici, pour se tourner vers l'Evangile. De nombreuses assemblées se forment, des lieux de prière s'élèvent par les soins des fidèles et plus de dix pasteurs ou évangélistes sont à l'œuvre étendant comme un vaste réseau sur toute la contrée : quelques-uns ont au moins trente communes à parcourir.

Et ici, saisissons en passant, comme un écho de la décision et de la ferveur de ces chrétiens, à l'occasion de leur admission dans l'Eglise de Colombiens. L'un d'eux, un ex-officier, se lève devant ses frères, et d'une voix énergique leur dit : « Mes amis ! je déclare ici, à la face de Dieu et des hommes, renoncer à l'Eglise

(1) *Récits et souvenirs*, p. 241.

(2) *Id.* p. 243.

romaine et à ses doctrines. Depuis bien des années je les reconnais être contraires à la Parole de Dieu... et je m'attache à Jésus-Christ, notre bon Sauveur, parce qu'il dit lui-même : « *Je suis le chemin et la vie. — Celui qui croit au Fils a la vie éternelle.* » Telle est ma confession de foi. »

Un autre, ancien servant du curé de Fléac en Pons : « Je suis né dans l'Eglise romaine et j'ai été élevé dans ses traditions. Mais je déclare, après avoir été dans cette doctrine et avoir observé cette tradition, n'avoir jamais pu trouver la justification de mon âme par elles... Ayant donc connu la justice de Dieu par la foi, je ne dois plus obéir au péché, mais à celui qui, par sa grande charité, s'est offert pour moi. Comme donc j'ai mérité la condamnation et qu'il a plu au Seigneur de me pardonner, je lui promets d'observer sa Sainte Parole. Qu'il lui plaise de m'assister par son Saint-Esprit, pour que je ne l'oublie jamais ! Amen (1). »

« Un de ces derniers dimanches, écrivait le pasteur Sallées, je fis deux prédications à Saintes. A la seconde, j'eus un auditeur bien intéressant. C'était un jeune tisserand qui, pour la première fois de sa vie, entendait une prédication chrétienne. « Mon cœur est brisé, » me disait-il à l'issue du service. Il m'a fait promettre d'aller le voir et de baptiser son enfant. Il a déjà lu le nouveau Testament et s'en est retourné avec une Bible dont il a fait l'emplette. C'est certainement un enfant de Dieu, il en a tous les caractères (2). »

A partir de 1854, la Société de Genève qui s'était déjà vivement intéressée à l'évangélisation du Poitou voulut

(1) *Récits et souvenirs*, p. 292, 293.

(2) *Rapport de la Société évang. de G. 1846*, p. 78.

bien prendre à sa charge le traitement des instituteurs que le dévoué pasteur de St-Sauvant avait établis ou devait établir dans les différents villages de sa vaste paroisse, et contribuer également à l'entretien de l'Ecole normale qu'il avait fondée au chef-lieu même pour y préparer des instituteurs et des colporteurs-évangélistes. Ces ouvriers formés par une instruction solide et surtout pratique à la direction des écoles du Dimanche, de petites réunions familiales et à l'évangélisation de maison en maison, devaient ensuite se répandre dans le pays et y accomplir une œuvre missionnaire. L'un de ces évangélistes, aujourd'hui encore établi à Mouilleron, sous la direction de Genève, « contribue à la desserte de douze temples (1) » et travaille à évangéliser tout le département de la Vendée avec un dévouement qui rappelle celui des temps apostoliques.

Ici, comme dans les autres régions, plusieurs de ces postes se sont rattachés à l'Eglise réformée, les uns comme annexes, les autres comme églises officielles. Quelques-uns aussi ont passé au service de l'Union ou de la Société centrale, et le Comité de Genève entretient encore, outre celui de Mouilleron, un évangéliste à Aulnay, un autre à Courgé, et un pasteur à Rouillé.

V^e ET VI^e RÉGION. — *Algérie et Savoie : 6 stations.* — Ajoutons encore que la Société évangélique a entretenu, pendant plusieurs années, un instituteur-évangéliste à Philippeville, et à Misserghin, près Oran, un pasteur qui a fait une œuvre utile de conservation et

(1) *Rapport de la Société évang. de G.* 1885, p. 44.

d'évangélisation parmi les nombreux protestants disséminés dans cette vaste contrée. M. le pasteur Pfrimmer, neveu, toujours dans la même localité, se rattache aujourd'hui à l'Eglise luthérienne d'Algérie.

Elle a également, vers la même époque, et au milieu de mille difficultés, fondé l'Eglise de Chambéry, alors étrangère à la France, et l'a dirigée jusqu'au moment où elle a pu la transmettre au consistoire de Mens (1866). Elle a contribué encore à l'évangélisation de plusieurs localités de la Savoie, en particulier de Thonon et d'Evian, ressortissant aujourd'hui à la Commission d'évangélisation de l'Eglise libre du canton de Vaud.

RÉGION DU CENTRE ET DU LITTORAL. — Une autre œuvre que nous devons encore mentionner ici, c'est celle qu'a poursuivie à ses frais, pendant près de trente ans, le colonel Tronchin, président de la Société évangélique de Genève. « C'est lui seul qui a pourvu à mon entretien, nous écrit M. le pasteur Charbonney, son principal agent, et aux frais des diverses stations où nous avons travaillé. Pendant tout le temps je lui ai envoyé un rapport détaillé tous les mois. M. Tronchin se faisait un plaisir de lire ces rapports dans les assemblées et à plusieurs de ses amis, membres de la Société évangélique. Il est souvent venu me voir, accompagné, tantôt de M. le colonel de Loriol, tantôt de M. le comte de St-Georges, de M. Lullin et d'autres. Ces Messieurs se faisaient un grand plaisir de me suivre de maison en maison, évangélisant en particulier comme en public. Cher M. Tronchin que j'ai tant aimé ! Un homme de Dieu qui m'a si souvent encouragé dans

mes grands combats par ses conseils et ses prières continuelles (1). »

Avec le concours de M. et de M^{me} Vaucher, ce dévoué serviteur de Dieu fonda, d'abord à Thiers (1838), une Eglise dont le nombre des communiant s'élevait à cinquante et une autre à St-Etienne, recrutée surtout parmi les catholiques et les Bégains alors fort nombreux dans les environs. Pendant les sept années que M. Charbonney passa dans cette ville, il fut témoin d'un réveil remarquable. « Un dimanche, dit-il, je fis à l'assemblée une sérieuse exhortation sur la nécessité de témoigner à Dieu de la reconnaissance pour toutes les grandes bénédictions qu'il avait répandues sur nous. Dès le lendemain et les jours suivants, les jeunes filles, ensuite les femmes et les hommes m'apportèrent pour les missions leurs bijoux et leurs ornements d'or et d'argent. Je fus tellement touché de voir la joie avec laquelle ils faisaient ces sacrifices au Seigneur, que j'en fus humilié (2). »

Un mouvement analogue s'était produit à Marcilly-le-Pavé, près Monthbrison, et l'assemblée des chrétiens présidée par de simples paysans s'est soutenue jusqu'à ce jour. M. Tronchin entretint à Thiers et à St-Etienne plusieurs pasteurs jusqu'en 1853, époque à laquelle ces Eglises entrèrent dans l'Union.

Après un séjour de trois ans sur le Littoral, où il jeta les premières bases des Eglises de Cannes, il eut la joie d'amener à l'Evangile un jeune prêtre qui est devenu depuis un fidèle missionnaire au service de la

(1) Charbonney. *Lettre inédite*.

(2) *Récits et souvenirs de la S. E. de Genève*, p. 351.

Société évangélique, il revint dans l'Auvergne, s'occupa de différentes œuvres d'évangélisation dans la Loire et fut appelé à Clermont où un réveil ne tarda pas à se déclarer. « Pendant les vingt-trois ans que je suis resté à Clermont, dit-il, 492 personnes ont été admises à la Table du Seigneur, toutes d'origine catholique. En même temps un très grand nombre d'autres personnes faisaient partie de notre Eglise quoiqu'elles ne prissent pas la Cène (1). »



Tel est le résumé des travaux, dans notre pays, de cette chère Société qui est à l'œuvre depuis 59 ans et a dépensé à ce jour huit millions de francs, dont les trois quarts, sans exagération, pour la France. Mais qui pourra faire le compte exact de tout ce que lui doit notre protestantisme, de tout ce que lui doivent surtout ces âmes immortelles qui maintenant « devant le trône et devant l'Agneau » chantent le cantique de la délivrance et s'écrient : « Gloire, sagesse, actions de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu aux siècles des siècles. Amen ! » (Apoc. VII, 12).

Ils se sont réalisés dans une large mesure les vœux exprimés par le président de sa première assemblée générale : « C'est par l'énumération de ses travaux, que la Société évangélique répond à ses détracteurs, et c'est ainsi seulement, nous l'espérons, qu'elle leur répondra toujours... »

(1) *Récits et souvenirs*, p. 377.

« Les directeurs ne se dissimulent ni la grandeur, ni l'importance de leur tâche ; ils s'efforcent de la poursuivre comme ils l'ont entreprise, avec droiture, humilité, persévérance, sous le regard du Seigneur, pour l'amour et la gloire du Seigneur. Puissent ces travaux concourir par sa grâce à l'avancement de son règne ! Puissent-ils contribuer à rallumer dans notre chère patrie (en France), le pur flambeau de l'Evangile et puisse notre Société, toujours plus animée de l'Esprit de son divin chef, devenir véritablement évangélique, par l'union de ses membres, par leur vrai christianisme et par ses fruits (1) ! »

Oui, ils l'ont accomplie, leur tâche, sous le regard de Dieu, à son honneur et à sa gloire, ces hommes au cœur fort, les premiers fondateurs de cette Société missionnaire, P. Gaussen, L.-G. Cramer, Ch. Gautier, A.-G. Vieussieux, P. Vaucher, L. Perrot, A. Nicole, H. Tronchin, Ch. de Loriol, « ce descendant des pieux réfugiés français, » Merle d'Aubigné, « l'illustre historien de la Réformation, » Louis Gaussen, « le fidèle et pieux auteur de la *Théopneustie*, » et tant d'autres qui leur ont succédé.

Ils se sont noblement acquittés de leur message aussi, ces ouvriers de la première heure, qui ont consacré leur vie au service du Maître : les Vernier, les Charlier, les Zipperlen, les Sibleyras, etc. « *Ils se reposent maintenant de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.* »

(1) *Rapport de la Société évang. de G.*, 1832, p. 5.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ GENEVOISE DE SECOURS RELIGIEUX AUX PROTESTANTS DISSÉMINÉS

Ainsi que nous l'avons dit déjà, l'Evangile a toujours eu de fidèles représentants dans l'Eglise nationale de Genève, même aux jours les plus sombres de son histoire. Cependant il est incontestable que le Réveil, à ces différentes époques, a exercé sur elle une influence considérable, ou a été tout au moins un stimulant.

Dès « 1830, nous voyons déjà les chaires de l'Académie occupées par les hommes les plus distingués de la Compagnie (1). » A côté de Diodati, ce penseur chrétien dont la devise était cette parole : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé (2), » « Cellérier s'occupe activement de la nouvelle école de critique biblique de l'Allemagne, et ses connaissances, comme aussi ses « adresses » sérieuses, aux étudiants, impriment déjà à toute l'Académie un nouvel élan de vie intellectuelle. Munier, distingué par des talents administratifs exceptionnels, contribue d'une façon décisive à étendre l'influence de la Compagnie. La prédication aussi s'était relevée. Les sermons de Martin, de Munier et de Bouverier se faisaient remarquer, non seulement par la vi-

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 350.

(2) Ernest Naville. *Diodati*, p. 7.

gueur de la composition, mais par une plus grande profondeur et par plus de sérieux dans la pensée (1). »

Ce mouvement religieux et littéraire allait s'accroissant toujours : « la cause de l'Evangile faisait de réjouissants progrès et comptait plus d'un ami dans le sein du clergé : MM. Eymard, Ramu, Droin, Jaquet, Rimond père, Marc Vernet, Claparède-Appia, Em. Ferrières (2), » auxquels nous pouvons ajouter Coulin, le fidèle chapelain de l'Hôpital, Duby qui prenait part à toutes les œuvres chrétiennes et philanthropiques, Charles Barde, le précurseur de « l'Alliance évangélique » et d'autres.

Emus à jalousie, ces chrétiens devaient à leur tour entreprendre une œuvre excellente entre toutes, *celle qu'il fallait faire d'abord sans négliger les autres*, et qui s'imposait à eux de la manière la plus impérieuse. Ils allaient prendre sous leur protection leurs nombreux frères dispersés en France, débris d'Eglises jadis florissantes, échappés à la rage persécutrice des deux derniers siècles ou « essaims détachés de la ruche » et jetés, par les nécessités de la vie, au milieu de populations hostiles à leur foi.

En effet « le 1^{er} août 1843, quelques amis de l'Evangile posaient les premières bases de la Société Genevoise de secours religieux pour les protestants disséminés (3), » et c'est le professeur Munier qui fut, jusqu'à la fin de sa vie, l'âme du nouveau comité, celui en qui l'œuvre se personnifiait au dehors et vers lequel « les communautés de la France se tournaient de tous côtés (4). »

(1) De Goltz. *Genève religieuse*, p. 350.

(2) Guers. *Notice historique*, p. 26.

(3) *Société Genevoise, Rapport 1873*, p. 6.

(4) *Les œuvres évangéliques*, p. 173.

Aussi comme il aimait cette œuvre ! « Plus je l'étudie, disait-il, plus elle me paraît sainte, belle, conforme à nos principes, exigée par notre manque d'organisation protestante, conséquente avec notre foi, commandée par notre charité ; moins je comprends qu'y ayant mis la main, nous puissions regarder en arrière et ne pas en vouloir étendre et consolider le réseau. Pour les Eglises exceptionnellement bénies et riches en ressources spirituelles, comme l'est la nôtre, cette œuvre est un devoir, un honneur, un bienfait, un beau privilège ; ce qu'elle coûte n'est rien, comparé à ce qu'elle rapporte ; par elle nous nous faisons littéralement, avec *nos oboles périssables, des amis* qui prient pour nous avec ferveur dans ce monde *et qui nous recevront un jour dans les demeures éternelles* (1). »

Ajoutons bien vite que ses collègues et ses successeurs, auxquels nous exprimons ici notre reconnaissance, ont toujours tenu le même langage et que leurs vœux, leur sympathie et leur ardente affection n'ont jamais fait défaut à nos Eglises déshéritées des biens de ce monde.

Fondée dans le principe pour venir en aide à la Société de Nîmes, « bientôt elle n'en resta pas là ; elle eut elle-même ses propres œuvres, bien modestes encore, à Morez, dans le Jura, plus considérables en Savoie, à Mornex, à Annecy, puis à Divonne, dans le pays de Gex et dans les Hautes-Alpes (2). » Quoiqu'elle se soit bornée, dans la plupart des cas, à accorder des secours dont le montant ne dépasse pas quelques centaines de francs, elle n'a pas moins dépensé, jusqu'à ce jour, et

(1) *Société genevoise, Rapport 1857*, p. 10.

(2) *Les œuvres évangéliques*, p. 172.

rien qu'en faveur de la France, plus de 619.000 fr. C'est dire que ses travaux sont très étendus — plus de 220 œuvres secourues — et qu'il nous est impossible, dans le cadre restreint qui nous est tracé, de pouvoir passer en revue. Nous nous bornerons donc à les indiquer brièvement.

LES COURSES D'ÉVANGÉLISATION ET LES SUFFRAGANCES

« Vous représentez-vous bien, dit M. le pasteur Coulin, la position des protestants disséminés ? Il en est peu d'entre vous, sans doute, qui n'aient connu au moins une fois dans leur vie, à l'étranger, l'épreuve de l'isolement spirituel, une des plus désolantes qu'on puisse imaginer. On se souvient, on souffre et personne ne vous comprend. Point d'échos aux sentiments les plus intimes de l'âme. C'est alors, qu'on se répète en se les appropriant, certaines paroles des Psaumes : *Je suis comme un passereau sur le bord d'un toit. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant. Oh ! quand entreraï-je et me présenterai-je en la présence de mon Dieu ?* Eh bien, cette épreuve est le pain quotidien, de ceux dont je vous parle, de ceux du moins, qui ont conservé leur foi. Point de culte le dimanche ; s'ils lisent la Bible, ils la lisent seuls ; s'ils tombent malades, point de pasteur à leur chevet. A l'heure solennelle des funérailles de l'un de leurs bien-aimés, mille difficultés pour faire arriver de loin quelqu'un qui puisse donner à la cérémonie un caractère sacré. Aussi, comment s'étonner que la foi se relâche chez le plus grand nombre.

Ce sont des lumières qui s'éteignent dans un air vicié. Ils sont entourés de populations catholiques, en but tantôt à l'opprobre, tantôt à mille sollicitations. Un grand nombre sont peu à peu conduits, par une lâcheté blâmable, mais qui ne se comprend que trop, à dissimuler leur caractère de protestant, ou même ils finissent par y renoncer quand l'intérêt les y presse trop vivement. Ils ont honte de l'Evangile du Christ. Le découragement pour ceux qui restent fidèles, l'abjuration pour ceux qui se relâchent, voilà le sort qui les attend. Ils nagent en petit nombre sur un vaste océan, et parmi eux on en voit qui s'abandonnent et qui sombrent. Enfin, si les pères demeurent fidèles par un sentiment de dignité personnelle, ils envoient leurs enfants aux écoles catholiques, et le plus souvent aussi ils contractent des mariages mixtes. Si les individus persévèrent et se tiennent sur l'eau, les familles se noient à la seconde et à la troisième génération (1). »

Quelle triste vérité confirmée d'ailleurs par le fait suivant : « Les protestants ont entièrement disparu de plusieurs communes et tendent à disparaître de plusieurs autres. Serres, bourg considérable pour le pays, chef-lieu de canton, plus de moitié protestant, il y a 50 ou 60 ans, n'a plus que trois ou quatre familles de notre communion (2). »

Mais Dieu soit béni, la Société Genevoise de secours religieux aux protestants disséminés est venue arrêter, dans une large mesure, les effets désastreux de cette dissémination. Dès la seconde année de sa fondation,

(1) *Société genevoise. Rapport 1878*, p. 13.

(2) *Id.* *Id.* 1885, p. 22.

elle a fait visiter Morez, où M. le pasteur Bordier a pu réunir quelques protestants et, dans les années suivantes, un grand nombre de localités des départements du Jura, de l'Ain, du Doubs, de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne, de l'Isère et des Hautes-Alpes.

Mais, on le comprendra aisément, le comité ne peut lui-même envoyer partout des messagers de l'Evangile, pour assister, consoler, encourager nos pauvres dispersés. Il alloue alors un secours plus ou moins important aux pasteurs dont les paroisses sont très étendues et comprennent parfois plus d'un département, et grâce à ces ressources, qu'il leur serait bien impossible de trouver dans leurs Eglises, ils peuvent visiter les disséminés de leur ressort et leur dispenser les bienfaits de l'Evangile. Puis, lorsque les protestants ont été groupés, lorsque *la famille* est devenue sinon *le millier* du prophète Esaïe, du moins une petite Eglise, il faut lui donner un conducteur spirituel qui rayonnera à son tour dans les environs et formera des annexes où il établira des cultes réguliers ou temporaires. C'est là encore qu'intervient la Société. Jusqu'à ce que ces nouvelles paroisses, qui sont souvent des avant-postes au point de vue de la propagation de l'Evangile, puissent se passer de son concours, elle fournit une partie du traitement des pasteurs. Tel est le cas aujourd'hui encore pour les *suffragances* de Morez, Arbois, Bourg, Farges, Divonne, Grenoble, Guillemestre, Pierregrosse, Châlon, Le Puy et Misserghin (Algérie).

Outre un grand nombre d'Eglises que le comité a soutenues jusqu'à ce qu'elles soient reconnues par l'Etat, il a fondé l'Eglise d'Annecy, à laquelle le regretté Freundler a consacré les dix plus belles années de sa vie, s'est

chargé du traitement de ses pasteurs et l'a dotée d'un gracieux temple, d'un presbytère et d'une école admirablement bien aménagée.

Mentionnons encore les allocations importantes accordées, pendant de nombreuses années, à la Société chrétienne du Nord, à la Société d'évangélisation de Strasbourg, à celle de Nîmes, et les subventions pour la construction des temples de Vars (Hautes-Alpes), de Corbeil, d'Elbœuf, de Vichy, de Josnes, de Fresnoy-le-Grand, de Sauveterre, de Lons-le-Saunier, de Morez et d'une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

LES ÉCOLES ET LES CATÉCHUMÉNATS

Les courses d'évangélisation, la présence du pasteur, les lieux de culte à la portée des fidèles pouvaient efficacement contribuer à maintenir et à réveiller le sentiment protestant chez les adultes ; mais que deviennent les enfants, surtout ceux issus de mariages mixtes ? Ils sont élevés dans les écoles catholiques, soumis à un ardent prosélytisme, et tôt ou tard ils sont perdus pour nous.

Maintenant même que nous avons le privilège de vivre sous le bénéfice d'une loi plus libérale, où ces enfants entendront-ils parler de Dieu, de leur âme immortelle, du Sauveur qui les a rachetés, ou comment résisteront-ils aux entraînements de la majorité ? Si, pour le grand Réformateur, l'école devait passer avant tout, elle est indispensable à notre peuple dispersé et le comité des protestants diseminés l'a bien compris. « Vous savez

combien est grande, dit l'honorable président, aux yeux de nos frères disséminés, l'importance de ces établissements modestes, mais éminemment utiles, grâce auxquels les parents ont le privilège de pouvoir élever leurs enfants dans les principes de la foi réformée, et de les préserver par là même de bien des tentations ou de bien des séductions du prosélytisme romain. Partout où il en existe, les intéressés attachent un juste prix à leur maintien ; partout où il n'en existe pas encore, ils en désirent ardemment la fondation (1). » Aussi, dès la quatrième année de son existence, le comité a accordé un secours à l'école de Pontarlier, et depuis quarante ans le nombre des établissements scolaires auxquels il s'est intéressé s'élève à plus de 90.

L'école d'Annecy est à sa charge depuis trente-quatre ans, celles de Fongillarde (Hautes-Alpes), de Bourg, de Farges, de Divonne (Ain), de Vienne, de N.-D. de Commiers (Isère), d'Osne-le-Val (Haute-Marne), de Moulin, de Chateaufort (Charente) et de Morez ont part aujourd'hui encore à ses libéralités.

Mais il n'est pas possible d'établir des écoles dans tous les hameaux, pour un groupe de deux ou trois familles protestantes. Comment alors instruire des vérités de l'Évangile ces enfants éloignés de plusieurs lieues, d'une centaine de kilomètres parfois du centre de la paroisse ? « L'année dernière, dit un pasteur, j'ai fait l'instruction religieuse par correspondance. Cette année, je me vois réduit à employer le même procédé ; il est bien imparfait, bien absorbant, mais il faut bien en passer par là (2). » On comprendra aisément qu'un tel

(1) *Société genevoise. Rapport* 1881, p. 31.

(2) *Id.* *Id.* 1886, p. 18.

moyen n'est pas pratique surtout avec des enfants souvent peu développés. Il faut alors placer les jeunes catéchumènes dans l'école du chef-lieu, mais, comme dans la grande majorité des cas, les parents sont pauvres, ils ne peuvent payer le prix de la pension, si modeste qu'elle soit. Ici encore nos dignes amis de Genève sont venus à notre aide, tout en s'excusant de faire si peu pour une œuvre dont ils reconnaissent l'absolue nécessité. Les catéchuménats de Villard-la-Beaume et St-Laurent (Hautes-Alpes), de Tonneins (Lot-et-Garonne), de Châteauneuf (Charente) et de Mouilleron (Vendée), reçoivent des secours du comité.



Qui dira le bien qu'a fait chez nous, en faveur de l'Eglise réformée, l'Œuvre des Sarasin, des Cellérier, des Coulin, des Ramu, des Roget, des Lavit, des Jacques Martin, des Martin-Labouchère, des Munier, des Th. Claparède et de tant d'autres dont la mémoire est chère à l'Eglise de France. « Savons-nous quel est le nombre des âmes qui ont été réveillées et ramenées à leur Sauveur. disait l'un d'eux avec raison, des cœurs abattus qui ont été relevés et consolés? Connaissons-nous les desseins de Dieu pour le salut des hommes (1)? »

(1) *Société Genevoise. Rapport 1859*, p. 44.

CONCLUSION

Elle est admirable, nous le disons encore en terminant, l'œuvre accomplie par Genève en faveur de notre pays, et nous n'avons qu'un regret, c'est celui de n'avoir pu en donner qu'une idée trop imparfaite. Nous espérons cependant avoir réussi à montrer par des faits, que personne ne voudra contester, la générosité avec laquelle cette ville a rendu à la France les bienfaits qu'elle en a reçus.

Le centre de la Réforme du XVI^e siècle est devenu le centre de l'évangélisation du XIX^e. Les chrétiens évangéliques de Genève ont recueilli le précieux héritage des Réformateurs qui « envoyaient déjà jusqu'à trente ouvriers par année dans la moisson du Seigneur (1) » et, poussés par l'Esprit de Dieu dont le souffle a pénétré de nouveau la ville de Calvin, animés d'un zèle ardent et d'un véritable amour pour les âmes, ils sont venus à leur tour, non pas au nom d'une idée, d'une théorie ou d'une doctrine humaine quelconque, mais au nom de Jésus-Christ, le Sauveur de nos âmes, faire resplendir au milieu de nous le flambeau de l'Evangile. Ils ont ainsi acquitté largement et noblement la dette contractée et, si nos cœurs étaient assez ingrats pour l'oublier, les pierres mêmes de nos temples crieraient pour protester. Mais s'ils ont fait leur devoir et plus que leur devoir, il nous reste à nous, protestants français, restes épars de ces huguenots qui renonçaient à leurs

(1) *Rapport de la Société évang.* 1846, p. 34.

biens, à leur vie pour rester fidèles à leur foi, de faire le nôtre.

« Les protestants, dit M. le pasteur B. Couve, au moment de l'édit de Tolérance, formaient un peuple considérable que, d'après les calculs les plus modérés, on doit évaluer à 1.100.000 ou 1.200.000. Le tableau donné par Court de Gébelin accuse même un chiffre supérieur à celui-là. Ainsi, depuis cent ans, et malgré l'accroissement de la population totale, le protestantisme a diminué de moitié et le siècle de liberté nous a été au moins aussi funeste que les siècles de persécution. Serait-il vrai que, malgré tant d'Eglises diverses et tant de sociétés d'évangélisation, le protestantisme doive s'en aller diminuant et périssant? (1) »

Un fait semblable se passe de commentaire dans sa douloureuse réalité. Plusieurs de nos Eglises s'en vont mourant faute de conducteurs spirituels, et nos grandes sociétés d'évangélisation, dont le budget est en déficit, se voient forcées de restreindre leur champ d'activité.

Périrait-elle donc notre Eglise que n'ont pu abattre ni la St-Barthélemy, ni les Dragonnades, ni même la Révocation de l'Edit de Nantes, maintenant que nous possédons toute liberté pour répandre à profusion l'Evangile de grâce et que l'appel du Macédonien se fait entendre de toutes parts? Nous ne pouvons le croire, mais il faut sans tarder nous mettre à l'œuvre : « Venez et relevons les murs de Jérusalem... La joie de l'Eternel est votre force. » Ce qu'il nous faut surtout, c'est le dévouement. Sachons faire des sacrifices pour une cause aussi belle et aussi sainte ; que les riches donnent de

(1) *Semaine religieuse*, 14 janvier 1888.

leur superflu, que les pauvres fournissent de leur nécessaire : la bénédiction de Dieu reposera sur notre travail et, comme au jour de la primitive Eglise et à l'époque de la Réforme, nous verrons un nouveau et puissant réveil, et nous pourrons nous écrier avec Esaïe : « Réjouis-toi, terre, et vous, cieux, éclatez en chants de triomphe, car l'Eternel a visité son peuple. »

Vu :

Le Doyen, Président de la soutenance,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	5

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ACTION INDIVIDUELLE.....	14
César Malan.....	17
Ami Bost.....	21
Henri Pyt.....	22
Félix Neff.....	26
Antony Porchat.....	29
Méjanel.....	31
Monsieur et Madame Vaucher.....	32

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ACTION COLLECTIVE.....	34
CHAPITRE I. — La Société évangélique de Genève.....	34
L'Ecole de Théologie	36
Le Colportage	39
L'Evangélisation	43
CHAPITRE II. — La Société genevoise de Secours religieux aux protes- tants disséminés	58
Les courses d'évangélisation et les suffragances,....	61
Les Ecoles et les Catéchuménats	64
CONCLUSION.....	67

